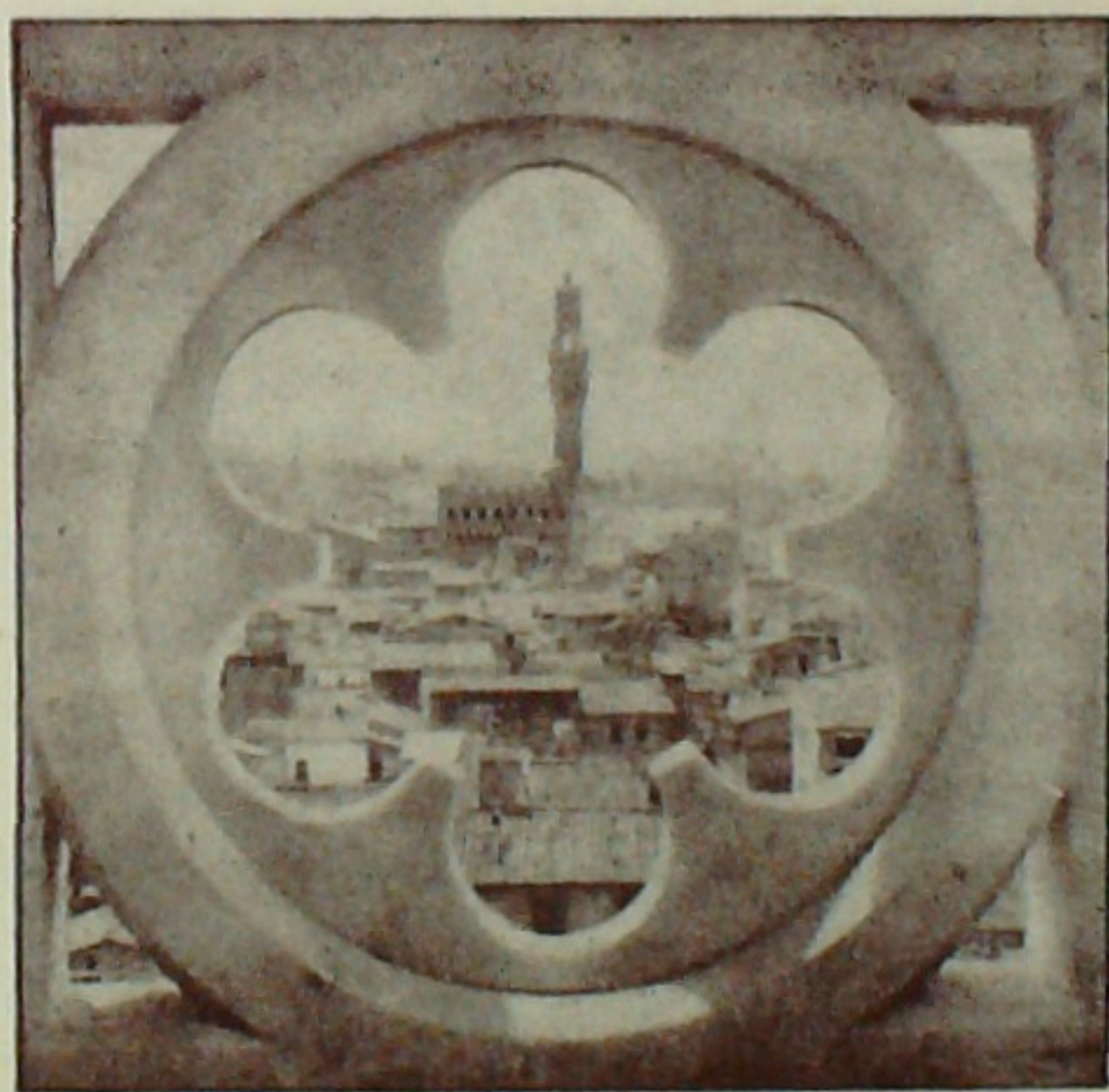


action
112 **POÉ**
TIQUE

P O È T E S
I T A L I E N S



Antonio Cisneros

Denise Levertov - Egito Gonçalves

Jacques Roubaud - Keith Barnes

Maurice Regnaut - Jean-Charles Depaule

Yves Boudier - Tengour Habib - Véronique

Vassiliou - Malika Halbaoui - Marion

Galichon-Brasart - Jean-Pierre Depetris

112

action poétique

rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

publié avec le concours du Centre National des Lettres

A PARAÎTRE

POESIE EN FRANCE (3) — POETES EN U.R.S.S.

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier, Martine Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie Etienne, Emmanuel Hocquard, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice Regnaut, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETARIAT GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

COUVERTURE : Conception Jordi Vidal et Pierre Delvincourt.

DIFFUSION : A partir du n° 80 : Distique, 17, rue Hoche - 92240 Malakoff -
Numéros antérieurs au n° 80 : directement à la revue.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 160 F — Etranger : 250 F
France : 8 numéros : 290 F — Etranger : 450 F
(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

Dépôt légal : 3^e trimestre 1988

I.S.B.N. 2-85463-045-4

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

QUATRE POETES ITALIENS

Quatre poètes italiens	2
Trois poèmes : Giuseppe Conte	3
Cinq poèmes : Milo De Angelis	7
Sept poèmes : Valerio Magrelli	11
Cinq poèmes : Valentino Zeichen	14
Poésie en France III	17

*

Quelques poèmes : Jacques Roubaud	18
Trois poèmes : Antonio Cisneros, trad. Raquel et Emmanuel Hocquard	24
Le rire de l'encrier : Malika Halbaoui	29
Poèmes : Denise Levertov, trad. Raymond Farina	33
mer : Maurice Regnaut	37
Je voyais : Jean-Charles Depaule	43
Et pourtant elle tourne : Egito Gonçalves, trad. Henri Deluy	44
Secrète au grand jour : Tengour Habib	48
... Avant toute chose : Yves Boudier	50
Extraire : Véronique Vassiliou	52
Contes du Sud-Est : Jean-Pierre Depetris	54
Veille : Marion Galichon-Brasart	56
Trois poèmes : Keith Barnes, trad. Jacqueline Starer	60

NOTES - INFORMATIONS - EDITIONS - REVUES

Réponses à « Littérature étrangère » : M. Etienne, O. Cadiot, H. Deluy, E. Hocquard / L'inflexion intérieure : Philippe Jaccottet (Cl. Adelen) / Le premier mort d'un fils : Jacques Laurans (Chr. Tarting) / Daniel Boulanger, Lionel Ray, James Sacré... (J.-P. Balpe) / Troubadours Galego-Portugais : Henri Deluy (Cl. Adelen) / Revues, Notes, Informations (H. D.) / Portrait de père inconnu : Mirella Muia (Marie-Florence Ehret) / Numéros disponibles / Des mots à ne pas oublier / Bulletin d'abonnement / La polenta (H. D.)

QUATRE POETES ITALIENS

Quatre poètes italiens étaient en France, fin mai, à l'invitation du Centre Littéraire de Royaumont, avec la collaboration de l'ARC et de la Bibliothèque Municipale d'Ivry-sur-Seine.

Ils ont participé, durant une semaine, à un atelier de traduction, avec des spécialistes de leur langue et des poètes français(1), suivant une formule maintenant connue. C'est une coupe dans ce travail de traduction que nous donnons ici, le Centre Littéraire de Royaumont publiera, l'an prochain, un ensemble de textes de chacun des poètes concernés.

(1) Danielle Auby, Jean-Pierre Balpe, Henri Deluy, Jacques Demarcq, Charles Dobzynski, François Dominique Marie Hélène Ehret, Rémy Hourcade, José Lapeyrère, Jean-Claude Montel, Bernard Noël, Jean-Baptiste Para, Adrianna Pilia, Armand Rapoport...

• *Giuseppe Conte* est né à Porto Maurizio, Ligurie, en 1945. Il a publié des romans, des poèmes, des traductions (D.H. Lawrence, W. Blake, Shelley...). Ses poèmes ont paru dans diverses revues françaises.

• *Milo de Angelis* est né à Milan, en 1952. Il a publié un roman et plusieurs recueils de poèmes. Poèmes, notamment, dans « Europe ».

• *Valerio Magrelli* est né à Rome, en 1957. Plusieurs recueils de poèmes. Nombreuses traductions de poètes français. Poèmes, notamment, dans « Action Poétique » n° 71.

• *Valentino Zeichen* est né à Fiume, en 1938. Plusieurs recueils de poèmes.

AUTOMNE

LA VIGNE VIERGE

Dans le jardin des arbres verts, tu portes seule
au ciel les oriflammes croulants de l'automne :
tu es rouge comme le soleil des crépuscules,
rapide est ta débâcle.

Tu grimpes aux cyprès, tu t'agrippes aux espaliers
de lierre, tu embrasses le jeune olivier,
eux ne changent pas, ne tombent pas, c'est toi
la condamnée : le jardin, après toi,

restera vivant : tes grains
sombres, secs, couverts de poussière,
ne connaîtront jamais la joie du vin.
Et ce sera pour nous pareil

Tout restera comme avant
à l'heure où nous laisserons notre sang,
nous saurons alors que rêver même
ne vaut rien, chose vaine, vigne

vierge

HIVER

NEIGE SUR LES ALOES

Il avait fait très froid : peut-être
depuis trente ans n'avait-il pas neigé
ainsi sur la Méditerranée
D'abord vinrent le gel et le givre
ils brûlèrent comme on peut brûler
sans plaie ni flammes
ils devinrent gris, friables
et puis vides et inconsistants
au toucher, ratatinés
plus immobiles que des morts
les artichauts dans les potagers, les bougainvilliers
dans les parcs, les géraniums

Quelques murets de soutien
montés en pierre sèche, s'écroulèrent aussi
les pierres roulèrent, la terre
s'éparpilla comme de la farine d'un sac
blessé.

La neige tomba longtemps : pendant quelques heures
on ferma l'Aurélia au Capo Berta
Il y eut du silence, comme si
on imaginait, on entendait un miracle
Puis elle s'arrêta, il faisait nuit désormais, le jardin
était grand, tout blanc, inconnu
ce jardin
lointain, même s'il suffisait
de quelques marches pour le rejoindre
Certains arbres supportaient la neige
comme s'ils y étaient habitués
les cèdres du Liban, bien sûr,
les chênes, la ligne crépue
des cyprès, les lauriers
les plus hauts, les aubépines, les néfliers

aux feuilles pareilles à des coques
de barques.
Sur les autres la neige se balançait
je ne sais pas si c'est elle qui s'y refusait
ou si vraiment elle ne pouvait
pas trouver sa place :
sur les branches des pins maritimes
dressés comme les pins d'un candélabre
affûtés à la cime, une pleine touffe
d'aiguilles
comment pouvait-elle tenir là ?
Et sur les feuilles de palmier
de Lybie pareilles aux rayons
du char
du soleil
où pouvait-elle se mettre, cette étrangère ?
Elle se balançait donc, entre des coulées successives
sur les aloès, sur ses premières fleurs
leurs inaccessibles épis rouges
elle voulait s'incruster, faire pression
de son poids
on ne le soupçonne pas
si désastreux
Je les ai vus dans une gare, celle
de Vado peut-être, de Varese
les aloès étranglés, pourris
eux toujours si vivaces
si enclins aux mirages
des oasis, si peu oublieux
du sang et de la chair qu'il y a dans
la lumière,
ils étaient atroces
pliés d'une douleur qu'ils ne pouvaient
comprendre, agglutinés
en une foule mortelle, livide, trempée
comme si la putréfaction désormais
était universelle, ordonnée

par les astres
sur les aloès s'acharnait, cruelle
la neige, celle qui se venge :
mais de quel tort ?
Les aloès morts à Varraze, à Vado, dans mes
souvenirs d'hiver, rêves
défaits, silencieuses
victimes.

LES SAISONS DE LA TERRE

Tu sais, je n'ai jamais planté d'arbres
Je n'ai jamais eu d'enfants
Je ressemble si fort à la mer,
solitaire, stérile.
Je ne suis ni un cyprès crépu, ni un saule
humide et indolent, ni une euphorbe
ramifiée en delta, ni un pêcher
ni un pommier
Je n'ai jamais fait grandir ni une branche
rose ou blanche en mars, ni un petit
d'homme.

Et la vague bute contre le bord
sans le féconder, sans rien y laisser
que des algues, des racines noircies,
comme moi — n'est-ce pas ? — je bute
contre la vie
Pourtant je l'ai aimée, la
terre, je t'ai aimée.

RESUME DU PARADIS

« L'éternelle félicité est autre... »

Kokoshka.

Dans l'eau, pas de pardon pour les muets ;
comme un chef-d'œuvre
d'où l'on sort pieds nus,
nous avons parlé à la montagne
dans la race de la montagne.
Reconnaître ces voix bitumées,
c'était l'anniversaire des choses,
c'était cendre et roue. En amour
toujours deux, les retours. Rien que
deux. Rien que deux.

Il y avait fils ou fille, un matin
triste sur les collines. J'ai à cœur
de te le dire sur la même musique de sulfate
et d'écurie, une musique abrégée, cette goutte
que nous vîmes en trois moitiés. Nulle épopée
ne te parla d'argent, personne n'a su
débusquer une larme dans la plus entière sculpture...

Elle n'était pas
là, elle n'y avait jamais été... olim... et
olim... et cotidie... et cotidie
heureux qui laisse intact le trèfle à quatre feuilles.

TELEGRAMME

Des feuilles volent à travers les centres nerveux. *Etre*
est le mot le plus secoué. *Non* est le poids
de sa propre syllabe. Tu regardes longtemps la civière
brouillie d'encre : à demi
dans la terre qui descend, à demi dans
la première heure. « Nous avons vu un lac,
nous avons parlé. » Eclats de verre
qui pénètrent la faim. Père qui me dit père.

DEMI-CERCLE EN TERRE BATTUE

La parole en moi vient de près.
Une veine droite, un fouillis de fossiles
touche la rive, me soude
par l'insulte déjà prête : ça peut être chaux ou phare
olivier ou moisi, s'infiltrer sans musique
dans le sang, chercher à terre
des épiluchures et le salut.
Ainsi, dans la chair de l'homme,
un sortilège est bu : le même journal le propage
sous les douches, à midi, étrange
musique de cierges et de poulaillers.
Il voit le noir absolu, la barre.

DEDUCANT TE ANGELI

J'écris sur du carton, sur
la photo de groupe, sur la cage des coups
Où logent parfois les malades. Telles des épouses,
ils cheminent avec l'eau ; ils savent que la vie

exige un seul miracle obscène. Et je pense
au doux catéchisme du salésien, à l'heure où sa mort
balbutia un dialecte. Nadiella
était avec moi. Elle dessinait
des animaux, des lèvres brûlées.
« Je nous arrachais à la mémoire : maintenant j'ai perdu
la douleur hallucinée ».
Cette rencontre entre raptus et firmament
d'où nous revenons effacés, cette
toupie de glace... deux bâtons entre les tempes...
Ce n'était que de l'eau, de l'eau pure et brisée. « Je ne voulais pas
imiter la mort,
elle n'était qu'une voile à tenir immobile ».
Par une lettre minuscule, une simple minuscule, on recommence,
par un accident de stylo :
maintenant que la nuit ne vient pas du ciel
mais des maisons et des murs,
je suis comme des yeux cherchant leur orbite.
Dans le présent du souvenir, en souvenir
nul ne manque à l'appel. « Chaque pin... chaque pin...
arrête... tu es entre toi et toi ».
Et l'interminable début des prodiges
souffre à découvert.

SALLE D'ACCOUCHEMENT

« Ne bois pas la neige,
la neige est une maladie d'ailes et de plumes
emportées entre les planètes, un
très lent mensonge. Nous avons vendu la lumière
avec deux épis intempestifs, nous avons
la mort dans nos jambes aveugles.

« Rappelle-toi la fable
de Chaise-de-Bois : elle a vu les mains
coupables du chirurgien,
ses mains sur la poignée du taxi,
quand il m'a vu avec
mes racines qui gelaient.

« Je ne t'ai jamais parlé
de ta mère. Elle était belle
comme l'algue, aussi triste que
les antennes de la langouste, forte comme
les pupilles ».

Un poème théologique
donne un sens à son objet ;
il l'oriente et imprime
une pulsion géométrique.
Chaque ligne est un membre
sur l'axe de la quille,
et vers l'étrave,
où l'œuvre de la coque
est dite morte,
se projette l'image
courbe de la figure de proue.

*

Là sans paysage je suis,
poires, pommes, saisons, ciel, rien,
que du mobilier, une campagne
d'artifice. Quand j'étais enfant déjà
j'étendais pour jouer dans la chambre
une couverture sur des papiers froissés,
et c'était un panorama,
et la dépouille des montagnes.
De tout cela il reste quelque chose
alors que j'écris, au lit,
et que je suis la terre.

*

Je cherche le jour, l'heure, la pose,
pour portraiturer l'écriture
et par le dessin en décrire les lignes,

le diagramme, le gradient,
la mère mathématique.
Parvenir au vers ultime
sans avoir à le dire,
tout comme ces joueurs qui abattent
les cartes de la dernière main
et achèvent la partie sans l'achever.

*

Tout visage protographié
est une image de guerre
le point de tangence
entre l'avion et le navire ennemis,
au moment qui précède l'explosion,
figé dans l'instantané,
dans le flagrant contact entre deux regards,
visage immobile saisi
et les flammes couvent, déjà,
dans le fuselage grandissent, déjà,
dans ses traits et lui
il n'aura vécu que le temps nécessaire
pour accomplir la mission du souvenir.

*

*La terre au dehors est belle, blanche,
verte et rouge, mais au-dedans elle est noire,
plus obscure que la mort.*

Walther von der Vogelweide

De la nuit anatomique vient
la nudité.
Fais halte sur le seuil, regarde-la

qui scintille, la pièce
lisse et polie,
où l'on distingue
le visage en bosselure,
la carnation de tendre aloi.
Le profil s'est figé, il ne déborde pas
la ligne qui lui fut assignée,
miraculeusement retenu,
il retient en soi l'image
l'enclôt dans son numéraire,
suprême décollation.

*

Je suis un fruit accroché
à l'arbre du sommeil,
aux poutres,
sur voûtes de mon cœur ;
la nourriture,
le poids confit
perdu dans la pâte
de la nuit.

*

Ne rien avoir à écrire
donne cette douleur enfantine, infinie
à qui ne trouve à se loger
dans un pays étranger.
Chercher partout :
tous les lits sont pris.
Essayer ailleurs, pourtant
il se fait tard, rien à la ligne.
Où irons-nous dormir ?

Si la typographie du destin
m'avait tatoué, moi,
sur ton corps,
indélébile,
au lieu de m'y poser,
lavable,
décalcomanie
je serais resté sur toi.
Malgré notre accord
de blanchir ensemble,
j'ai surpris le temps
qui fane en cachette.
Peut-être te laves-tu trop souvent ?

FERMETURE ECLAIR

Sur les rails dentés
de la fermeture éclair,
un long trait,
le zip, pareil à une petite motrice
siffle comme un frisson ;
lancé à toute vitesse il
laisse derrière lui l'abîme
du corps dénudé qui sidère
l'amateur de paysages.

LITTLE NEMO

Même si tu es une étoile
dans la vanité du monde,
je ne suis rien moins qu'un miroir ;
et si elle est valide cette théorie
de l'univers en expansion,
nous nous éloignons l'un de l'autre
comme des galaxies, laissant des traces
de sang sur le spectrographe.
Dans l'hypothèse contraire,
l'infini peut être stationnaire
et nous maintiendrons la distance obscure
contre mon gré.
Pour nous rapprocher devrait prévaloir
la théorie de l'univers qui se contracte
mais elle équivaut à la fin du monde
Alors, adieu, petite étoile blonde.

NICE

Promenade des Anglais à Nice
une fille au profil tonkinois assise devant la mer
complète les mots croisés d'un journal ;
elle ajuste de savantes orientations
pour que la grille recoupe au loin
latitude et longitude

Comme elle est en panne je lui souffle
un mot, j'observe un instant,
fier de mon apport la pose des lettres
quand j'essuie une salve d'injures
qui soulèvent des gerbes d'eau
je l'abandonne et cours m'abriter :
il doit s'agir d'une bataille navale.

FILM STARS

L'astronomie du cinéma n'est
pas celle du cosmos,
faite de matière vile et de gaz inerte ;
sous la voûte du planétarium,
pour le culte de cinéphiles,
resplendissent les stars :
le sabotage d'un soupirant
ou d'une sentence cosmique et
certaines étoiles s'éteignent et
le futur en illumine d'autres.

Françoise Dorléac : infortunée comète,
s'éteint dans sa Talbot,
prisonnière des flammes,
près de son petit caniche.
Les pompiers hésitent ;
réalité ou fiction scénique
apparaissent semblables pour les lentilles
des mêmes lunettes.

Jean Seberg s'est éloignée
nous laissant la garde de son drink,
filant en auto par les boulevards,
tête renversée sur le volant.

Le temps, patiemment, et qui passe.

Elle ne reviendra pas corriger
la courbe dangereuse des lèvres
sur le bord du verre ;
ni retoucher le rouge devenu sec
avant qu'il ne se change en poussière.

Le vice d'un projectionniste arrête
le premier plan d'Anna Karina
de sorte que « la bouche de la vérité »
répète : « l'amour c'est ça, l'amour c'est ça »
L'agression chimique sur la pellicule
passe par l'esprit des spectateurs

comme un effet spécial recherché ;
le temps se ferme,
même la blonde compagne qui
s'émerveille en bâillant
a choisi l'entracte pour disparaître,
comme le montre les constellations :
Paramount, Titanus, Metro Gold Mayer ;
Twentieth Century Fox, United Artist
et d'autres plus lointaines.

Les yeux quittent le technicolor clinquant
et endossent, comme prévu
le deuil vertueux du noir et blanc.

POESIE EN FRANCE III

Notre prochain numéro (le 113, à paraître fin septembre 88) sera consacré à une tentative d'approches de la poésie telle qu'elle se manifeste aujourd'hui en France. Que s'est-il passé depuis 10 ans ? Dix ans après « Poésie en France II », près de vingt ans après « Poésie en France I ».

Collaborations prévues : Pascale Monnier, Jacques Roubaud, Emmanuel Hocquard, Lionel Ray, Charles Dobzynski, Gil Jouanard, Bernard Noël, Henri Deluy, Maurice Regnaut, Gérard Arseguel, Bernard Vargaftig, Olivier Cadiot, Alain Coulangue, Claude Adelen, Léon Robel, Saül Yurkevitch, Alain Lance, Philippe Mikriammos, Joseph Simas, Joseph Guglielmi, Gérard Noirot...

Avec un cahier de poésies étrangères...

Des études, des entretiens, des chroniques, des notes...

Les lecteurs d'« Action Poétique » peuvent intervenir dans ce numéro. Nous le souhaitons. Les textes doivent nous parvenir avant le 15 août 88. Merci.

QUELQUES POEMES

DEMOCRATIE, 1 : MARS 1988, INDONESIE

Un jour, l'Indonésie se trouva prête pour la démocratie.

Après la mort de 500.000 communistes ou assimilés (499.999 selon certaines sources, 500.0001 selon d'autres), quelques-uns des survivants se trouvèrent rassemblés dans des lieux aménagés pour eux et où ils se trouvent encore vingt ans après (parfois ils sont morts). En visite par là, vers le milieu des années soixante et dix, un envoyé d'Amnesty International manifesta de la curiosité sur le sort d'un écrivain ; le général-commandant répondit qu'il était traité le plus convenablement du monde : « On lui a même » dit-il, « donné un crayon et du papier ». « Ecrit-il ? » demanda le visiteur. « Non », répondit le général-commandant un peu surpris, « il est sans doute trop fatigué ».

A quelque temps de là, la partie orientale de l'île de Timor se trouva différer de la partie occidentale, et par conséquent manquer de démocratie. Il y eut à nouveau quelques morts (199.999 selon certaines sources, 200.001 selon d'autres), et ensuite Timor se trouva uni à l'Indonésie.

Pendant ce temps, le président Suharto avait été élu : l'Indonésie est une démocratie à président ; puis M. Suharto fut de nouveau élu président ; puis M. Suharto fut encore élu président ; et enfin ce fut le mois de mars 1988. M. Suharto parut à la télévision et annonça qu'il serait prochainement élu président : l'élection de M. Suharto comme président est toujours annoncée *avant* l'élection de M. Suharto comme président.

Bien.

En Indonésie, en même temps que l'élection du président (M. Suharto) a lieu l'élection du vice-président : l'Indonésie est une démocratie à vice-président. Le vice-président, choisi par M. Suharto, le

président, pour être élu le jour de l'élection, pose sa candidature, puis est élu vice-président.

Or cette année, les candidatures arrivant sur le bureau de l'Assemblée, il apparut qu'il y avait *deux* candidats à la vice-présidence : à la candidature de M. Suharmono, choisi par M. Suharto, s'ajoutait celle, non prévue, de M. Naro. Le jour de l'élection, la lettre d'excuses de M. Naro arriva sur le bureau de l'Assemblée : M. Suharto fut élu, et M. Suharmono aussi.

« On regrette un peu » écrivit un journal de Djakarta le lendemain, « que M. Naro ait découvert à temps son erreur ; car s'il ne l'avait pas corrigée, un concept nouveau serait apparu dans notre démocratie : celui de vote ».

*

DEMOCRATIE, 2 : MARS 1988, ISRAEL

PROPOSITION DE LOI POUR LA KNESSETH

Toutes les pierres seront extradées du territoire d'Israël.

*

DEMOCRATIE, 3 : FRANCE

Paris, 11 mai 1995

Aussitôt réélu, le président François Mitterrand est apparu à la télévision, et a annoncé sa candidature.

le troisième hiver :

ils sont encore là,

ils n'ont pas disparu pendant le printemps, l'été, ni l'automne
et ils veulent manger.

Mesures à prendre :

1. Chaque chômeur secouru versera une contribution aux restaurants du cœur.

2. Bernard Tapie sera chargé de leur rentabilisation.

*

PROLOGUE POUR UNE LECTURE AU LUXEMBOURG,
LE 24 MAI 1987

1. Je commencerai en confirmant ce qui vient d'être annoncé sur un seul point, mais important : mon nom est bien Jacques Roubaud. Je le dis pour éviter tout malentendu entre nous, ou entre vous et les organisateurs de cette rencontre poétique.

2. J'utiliserai mon temps de parole ainsi : un *Prologue* (que vous êtes en train d'entendre), suivi de quelques poèmes.

3. A la fin de son dernier concert à Paris, Thelonious Monk répondait aux journalistes : « Oui, j'ai été heureux de jouer ici. Je reviendrais chez vous, à Los Angeles. »

4. Vous ne serez pas surpris et je l'espère pas fâchés si je dis que le Luxembourg est un pays de dimensions modestes. Il en est de même de la poésie. La poésie est dans le monde une activité de dimensions modestes. D'une grande importance, certes, pour ceux qui la font, mais modeste. Notre rencontre est donc parfaitement appropriée.

5. Voici maintenant mon *premier poème médiatique*. Il a un titre, six vers, et un commentaire :

UN POÈME POUR PAULINE CUTTING

Ce poème est pour Pauline Cutting
Et personne d'autre
Vous ne savez pas qui est Pauline Cutting
Ni pourquoi ce poème est pour elle
Vous ne comprenez pas ce poème
Je vous conseille de vous informer.

COMMENTAIRE

6. De deux choses l'une :

— ou bien vous savez qui est Pauline Cutting, et dans ce cas ce poème ne vous apprend rien.

— ou bien vous ne savez pas qui est Pauline Cutting, et dans ce cas ce poème ne vous apprend rien non plus.

7. C'est précisément pour cette raison que mon poème est un *poème médiatique*.

8. La vocation de ce poème étant médiatique, je l'ai composé à l'intention de tous les médias : journaux, radios, télévisions. Ils n'en ont jusqu'à présent tenu compte que de manière modeste, je dirai même nulle.

9. Si vous ne savez pas qui est Pauline Cutting, de deux choses l'une :

— ou bien vous pensez que Pauline Cutting n'existe pas, qu'il n'y a pas de Pauline Cutting en dehors de ce poème. Dans ce cas, mon poème est un poème médiatique abstrait, en quelque sorte. Si vous appartenez à la portion, modeste, de cette activité modeste qu'est la poésie, la portion qui a déjà lu ou entendu parler de moi (je vous confirme que mon nom est Jacques Roubaud) vous ne serez pas surpris, car vous saurez que je suis un poète formaliste.

10. Mais si vous pensez

que Pauline Cutting existe, et qu'il y a dans ce poème quelque intention de sens (il n'est donc pas parfaitement médiatique), de deux choses l'une

— ou bien vous tiendrez compte du dernier vers du poème et vous vous informerez (on peut évaluer à environ 1 pour cent la proportion des personnes qui, dans des circonstances semblables, s'informent, et c'est pourquoi, si ce poème a un sens, il eut été bon qu'il fût dans tous les médias).

11. — ou bien vous ne vous informerez pas, et dans cette hypothèse, pour toutes fins pratiques, nous serons ramenés au cas précédent.

CODA Je pensais m'arrêter là. Mais quelques variations et vibrations d'air intitulées poèmes que j'ai entendues hier sur Auschwitz et Hiroshima m'amènent à ajouter ceci :

Si ce poème est celui qu'il est si Pauline Cutting existe, il est en un sens politique. Mais il est politique d'une manière fort différente de la manière habituelle : pas une variation redondante sur ce que tout le monde sait, mais une intervention sur ce que tout le monde, hélas, ne sait pas.

*

J'AI LU DANS UN JOURNAL, 1

J'ai lu dans un journal :

« Il serait temps que l'OLP reconnaisse Israël »

j'ai refermé le journal.

J'ai pensé :

en effet,

avant qu'ils soient tous « terminés » par le Mossad.

J'AI LU DANS UN JOURNAL, 2

J'ai lu dans un journal :

« La poésie est morte ».

J'ai refermé le journal.

Il ne m'a pas paru très vivant.

TROIS POEMES

Ces trois poèmes d'Antonio Cisneros (né à Lima, Pérou, en 1942), traduits de l'espagnol par Raquel et Emmanuel Hocquard, sont extraits du Chant cérémonial contre un tamanoir, à paraître prochainement aux éditions UNES.

CHRONIQUE DE LIMA

Ici sont inscrits ma naissance, mon mariage et le jour de la mort
du grand-père Cisneros, du grand-père Campoy.

Inscrite également la naissance du meilleur de mes fils,
un mâle superbe.

Tous les toits et les monuments rappellent mes batailles
contre le Roi des Nains et les chiens

célèbrent à leur façon le souvenir de mes remords.

(Moi aussi

j'ai bu à satiété les vins ignobles sans l'ombre d'un regret
ni la moindre honte, je suis passé maître
dans le Cérémonial des Fritures.)

Oh cité

gardée par les crânes et les façons des rois qui furent
les plus obtus — les plus laids — de leur temps.

Qu'est-ce qui a été perdu ou gagné entre ces eaux ?

J'essaie de me rappeler le nom des Héros, des Grands Traîtres.
Souviens-toi, Hermelinda, souviens-toi de moi.

Les matinées sont plus fraîches

mais jamais tu n'auras l'assurance d'une nouvelle saison
— voilà bientôt trois siècles que les forêts ont été rasées,
les pâturages dévastés par le feu.

Si proche que soit la mer, Hermelinda,
tu ne seras jamais assurée de ses eaux turbulentes, sa présence
tu la reconnaîtras à la rouille de toutes les fenêtres,

aux mâts rompus,
aux roues grippées
dans l'air couleur de brique.

Pourtant la mer est si proche.

L'horizon s'étire mollement.

Pense au monde

comme à une demie sphère — une moitié d'orange par exemple —
posée sur 4 éléphants,
sur les 4 colonnes de Vulcain.

Et le reste est brouillard.

Une couronne blanche et velue te protège de l'espace extérieur.
Tu verras

4 maisons du XIX^e siècle,

9 temples des XVI^e XVII^e, XVIII^e siècles.

Pour deux sous et demi, une caverne aussi

où les nobles évêques et les seigneurs — leurs femmes, leurs
fils — ont laissé leur peau.

Les franciscains — comme

te l'expliquera le guide —

inspirés par quelque oratoire de Rome ont transformé
les robustes côtes en dalhias, marguerites, myosotis
— souviens-toi, Hermelinda — et en arcs florentins les tibias
et les crânes.

(Et la forêt d'automobiles, telle un reptile sans sexe et
d'espèce inconnue
sous le sémaphore rouge.)

De plus il y a un fleuve.

Enquiers-toi du Fleuve, on te dira qu'il est à sec cette année.

Fais l'éloge de ses eaux à venir, aies foi en elles.

Sur les collines de sable

les barbares du Sud et d'Orient ont construit
un campement plus vaste que la cité entière, et ils adorent
d'autres dieux.

(Conclus quelque alliance avantageuse.)

Cet air — te dira-t-on —

à la propriété de rendre rouge et ruiniforme n'importe quel objet
au moindre contact.

Ainsi,

tes désirs, tes entreprises

deviendront une aiguille oxydée

avant que finissent d'émerger les cheveux, la tête.

Et cette transmutation — souviens-toi, Hermelinda — ne dépend
d'aucune volonté.

La mer s'écoule par les canaux de l'air,
la mer tourbillonne
c'est l'air.

Tu ne le verras pas.

Je suis allé sur les quais de Barranco
choisir des pierres plates et rondes pour les lancer sur
l'eau.

J'avais une amie aux jambes très fines. Et un emploi.

Et cette mémoire — flexible comme un pont de bateaux — qui
m'attache

aux choses que j'ai faites
et aux choses infinies que je n'ai pas faites,
à mon humeur, bonne ou mauvaise, à mes oublis.

Qu'est-ce qui a été

gagné ou perdu entre ces eaux.

Souviens-toi, Hermelinda, souviens-toi de moi.

ENTRE L'EMBARCADÈRE DE SAINT-NICOLAS ET CE GRAND OCÉAN

*For you my son
I write what we were.*

(Horace Gregory)

Il reste un peu de soleil, les câbles grincent et l'échine
des vagues

ondule une fois puis deux entre les grilles blanches.

A Saint-Nicolas j'ai vu deux jeunes gens s'étreindre contre
une grue rouge.

Le vent du sud soufflait et s'ébrouait comme cinq cents démons
en train de siffler.

Qui m'appelle ? Ai-je éteint la lumière dans la
cuisine ? Qu'ai-je oublié entre mes livres ?

Mais la réponse ne vient jamais pas plus que ne vient jamais
l'aimable approbation des dieux.

Elle était très mince et bougeait ses mains sous le pull noir
du garçon.

Mer de Saint-Nicolas, vagues d'huile.

Jour qui me surprends entre les murs de Jérusalem et en dette
envers mon frère :

le sémaphore de Delphes me fut un piètre avertissement. Oh
grand remords !

je n'ai pas briqué ma maison pour ce jour.

Est-ce déjà la viole des morts qui grince contre une grue
rouge ?

Pardonne-moi.

Quelle poussière de fer tourbillonne dans notre cœur ?

Pardonne-moi.

Les deux jeunes gens montèrent jusqu'à une forêt de tôle
et allumèrent la lumière.

La Grande Ourse brillait, sa queue poilue pendait du ciel.

Pardonne-moi.

Je marchais sur le quai plus informe qu'une méduse morte.

Et le vent soufflait et renâclait sur toi, notre nouveau-né :
peau de banane où paissent les mouches.

Pardonne-moi.

Alors les sirènes de San Juan et Acari hurlèrent, et à sept
heures nous primes le large.

Il reste un peu de soleil, les câbles grincent et l'échine
des vagues

ondule une fois puis deux entre les grilles blanches.

Pas un oiseau ne me survole, mon Diego, et avant que la nuit
tombe je pense à toi.

Pardonne-moi, pardonne-lui.

KENSINGTON, PREMIERE CHRONIQUE

J'ai marché dans ces mêmes rues avec l'aisance d'un bœuf,
altier

comme le plus haut des ormes, et les dieux
étaient avec moi, allègre piéton
au-dessus des crânes des Anglais morts à la guerre,
arracheurs de barbes,
et je brillais

comme un mûrier au milieu de l'été, Christ marchant sur les
eaux, glorieux,
porc bienheureux.

Puis vint le temps des traités et des alliances avec les chefs
des tribus :

Hommes d'Australie, hommes du Canada, hommes d'Irlande,
tous les barbares
en train de fourrer des lézards dans le cul de la Reine,
en jubilant
et sans remords.

Doux Morgan,
voyageur parmi les branches et les champs de l'air
loin des toits qui abritent les adorateurs de l'Oncle Colonel
en Malaisie,
ceux de Betty Boop, de la console du XIX^e siècle, et loin
des lits
où les filles guerroyaient avec les rois normands, loin des toilettes
où les jeunes gens se droguent à l'ombre de leur vieux prestige :
Dieu sauve le Roi.

LE RIRE DE L'ENCRIER

Dans un vase bleu
empli jusqu'à rabord d'eau et d'aspirine
une rose pleurait de rage

Je sais, le rouge de mes lèvres est un peu fort
fort est celui absent des baisers
absent du débordement des sens. Je sais,
écrire avec le rouge torride du maquillage lavé par la
première nuit venue
le premier rire de l'encrier empli jusqu'à l'apoplexie
d'être
d'aube

Je sais,

Tu n'as jamais connu le rouge de ces mots là.

*

Je vais étonner ce rire : la rose me regardait, belle,
épanouissant ses prières à mon cœur
La lumière revenait à la page
L'arôme de ce matin avait un goût de café et de fleurs
J'ai trituré quelques feuilles griffonnées pendant la nuit,
un naufrage d'encre que même l'aube n'avait pas su apaiser...

Puis, j'allais à la fenêtre, le vent faisait valser des
vêtements sur le fil à linge blanc.
J'ai dû sourire de la fureur du temps, plus tard les habits jonchant
l'herbe mouillée ressembleraient à ces centaines de feuilles éparpillées
ça et là, partout, à chaque angle où mon imagination en délire cachait
mal sa fureur...
Des feuilles plantées, solitaires dans les bois luisant du parquet.

Dehors le jour attendait la clarté du Soleil
Je décidai d'écrire
La fleur de vivre, encore

Le soleil trimbalait quelques
mèches de lumière rebelles à l'hiver, le long du canal.
Il y avait le vertige dû à l'étourdissement de la
contemplation fabuleuse du fleuve, à l'eau hébétée de
lumière ; Nous allions embarquer

Embarquement immédiat, vous ai-je dit
Plus qu'immédiat
imminent
imminence du ciel cru
paroles crues jadis par les vrais hommes
ceux qui vivaient pour Vivre
ceux qui vivront pour mourir
Je vous ai dit encore que mon cœur débordait mon corps
et que dans son débordement il n'entraînait
nulle âme
nulle voix
nulle ombre

Vous étiez déjà accoudé, fatigué, au bastingage
blanc
J'ai longtemps voyagé au large de vos mains
pâles
en silence.

Quand vous vous en êtes aperçu, vous avez rougi, vous avez
détourné votre regard de moi et murmuré une phrase
dont le vent complice de votre malaise ne me permit d'entendre
qu'un seul mot

Et par ce mot seul, je vous ai aimé plus que par
tous les autres.
Le ciel s'endeuillait curieusement, le soleil avait foutu
son camp de l'autre côté du monde : la pluie s'annonçait.
Et je vis que vous aviez froid.

*

Désespérer n'était pas de toi
Désespérer n'était pas de moi.
Le cri du vent, seul, dehors
Plissant les eaux du fleuve, tordant la fière maturité
des arbres nouveaux, noués de leur secret séculaire...

Ce que cet arbre vieux de cent ans sait... Seul le vent saurait
encore s'en souvenir...

Désespérer n'était pas de nous.
Je débarassais le bois luisant de tout mon débordement de
nuit, de toute mon insomnie indécente de tant de signes.
Je chantonais un air inventé qui avait quelques accents d'optimisme.
Je jetai les pages sans vraiment les relire, sans vraiment
les regretter.

Les nouvelles, du front. J'avais un peu de fièvre encore.
De la cuisine à la salle de bain, je promenais ma déroute.
Le rouge à lèvres ne déborderait pas encore aujourd'hui,
à moins d'aller étendre mes lèvres peintes tout contre le froid
de la fenêtre.
L'idée stupide m'arracha un sourire.

En fait je m'étourdissais pour oublier que sur un bureau
il y avait un encrier encore plein
Il y avait une rose encore belle
Des heures d'effort qui garantiraient à leur écoulement
le rassasiement d'une soif d'être qu'aucun regard jusque là
n'avait voulu voir.

Je reprenais en fardant d'un violet suspect mes paupières
le fil de mon idée chaotique...

Désespérer n'était pas de toi
Désespérer n'était pas de moi
Nous étions les solitudes dont le sens mordait les espaces
déchirés du vide (d'Amour)
ou pour penser plus simplement
* quand je mords cette rose...
et que je maudis la violence de son épine... Elle,
elle seule sait que le sang déborde le cœur... *

Je décidai d'écrire.

*

Soudain, il s'est mis à la pluie, le fleuve
s'est mis à la joie de se faire un nouveau lit de
cette eau claire.

Nous avons été nous abriter à l'intérieur de l'immense
cabine. Vous avez voulu vous asseoir. Je vous suivais, tranquillement.
Je n'aimais pas beaucoup votre silence
à certains moments, je n'avais pas le moindre goût de ce
qui pouvait se remuer dans sa profondeur.

Par le hublot, vous regardiez le fleuve envahi de pluie.
Moi, je scrutais vos rides, celles qui cernaient votre bouche.
Le soleil avait disparu si rapidement, peut-être attendiez-vous
qu'il réapparaisse à nouveau
Je m'approchais du hublot couvert de la vapeur de nos
respirations, je vous frôlais et ça ne me gênait pas. Vous
vous êtes mis alors en retrait afin de me laisser voir...
voir quoi ?

En vérité, je me foutais pas mal de ce paysage là.
Celui que je voulais connaître était celui qu'il suscitait à
vos yeux, à vos mots, peut-être même à vos mains.

Je regagnais ma place
tranquillement
Soudain, j'ai été triste de votre silence transformé en mutisme

Vivre
combien nous avons oublié la résonance fragile contenue
dans le frémissement de chacun des vocables à chaque parole
d'encre
d'ange
d'amour

La main qui allait vers votre épaule est retombée sans que vous n'ayez fait un geste pour la retenir

Je vous ai souri, un mot se mit à hanter mon regard fiévreux tout à coup

c'était votre mot de tout à l'heure
celui qui avait fait mentir le silence ; j'ai eu très envie de vous...

« Cette idée... cette promenade est très belle... »

J'ai eu très envie de vous étripier.
Vos yeux ?...

Ce mot de vous faisait l'orage dans ma tête.

Sur la vitre, l'empreinte de mes lèvres me souriait stupidement

Combien de temps étais-je restée ainsi, devant le rouge à la lèvre de la fenêtre ?

Je sentais la nuit s'approcher au galop, les ténèbres envahir ce qu'il restait de jour dans la pièce.

Je décidai d'aller me démaquiller. Combien de décisions pouvais-je encore prendre en les tenant au bout de mon haleine indécise ?

Je terminais une petite déambulation dans la cuisine, une bouteille de lait dans une main et dans l'autre une grappe de raisin
J'essayais de chanter la bouche pleine, juste pour égayer la fadeur du lait.

Je m'étouffais légèrement. Les larmes aux yeux, à cause du raisin avalé de travers, furieuse, je courus m'installer à mon bureau.

La rose était plus belle, plus fragile que jamais

Je l'embrassais

pris une plume

Oui, le vieux plumier

ouvris le petit encrier

oui, encore plein

la feuille était d'une tendre blancheur...

J'écrivis un mot, puis un autre,

je m'étonnais qu'il m'ait fallu toute une journée pour

déployer une petite plume...

l'envolée était triste pourtant

J'avais réussi à écrire une myriade de mots... des gros

mots qui peuplaient une page déjà.

POEMES

« Le jour languit après le soir »

Le zénith aspire à l'horizon banal.
Le vent du nord aspire au sud,
et les nuages lourds
cherchent, cherchent cette terre
de fruit ambré, de marbre lisse ;
mais le vent qui les pousse
est glacial, ils emportent avec eux l'hiver.
Quel est ce soir promis ?
Le jour, le jour sait bien
qu'envers et contre tout,
le soir ne fera pas défaut,
le soir ancien,
le soir lumineux.

*

*« Le dernier conte de fée grave, dans lequel
on présente au couteau son cœur nu. »*

La pièce est petite, la table simple,
de sapin blanc bien astiqué.
La maison est au fond du bois.
Chacun vient seul, mais on l'observe,
tenant avec soin entre ses deux mains
ce cœur qui jusqu'alors
tambourinait, tambourinait sans cesse
dans son antichambre intime —
vient pour le déposer, nu et encore battant,

au centre de la table simple
dans la petite pièce
où le couteau apparaîtra, frais aiguisé,
tenu imperceptiblement.

*

« *Le geste répété de la mer* »

Caressant son rivage bleu
tout au long de la nuit, patiente, patiente
rhétorique entêtée qui jamais
ne persuade, les rochers ne voulant pas
être galets, nuits, jours et siècles s'écoulant
avant que les galets ne soient réduits en sable,
le sable enfin barrant le chemin de la mer
à l'intérieur des terres, une île
se formant du limon. En dépit de cela
cette nuit toute entière et la totalité
des nuits de notre vie la mer
caressant son rivage bleu,
patiente, patiente —

*

« *La myriade du passé, elle entre en nous
et disparaît. Mais en elle quelque part
comme des diamants, existent les fragments
qui refusent d'être consumés.* »

Jusqu'à ce que parfois
un esprit ou un corps ancien
— on ne voit plus vraiment
lequel ce peut bien être —
ces insistances indurées
ayant évincé toutes les autres,
devienne pur diamant,

transparence dure taillée
en mille facettes miroitant
des lumières de l'invisible,
irisation originelle,
arc-en-ciel de mort.

*

*« Le Saint, qu'il soit béni, erre encore, dit
Jacob, il erre à la recherche d'un lieu
pour se reposer. »*

Entre les pages
une plume de roitelet
pour marquer quel passage ?
Du sang, pas sec,
perles écarlates sur la poussières des pierres.
Un regard étonné
que l'on perçoit à peine au visage qui se tourne —
Quelle chose, quel être avaient-ils vu ?
Des traces.
Voici l'auberge froide,
le voyageur l'a dépassée
cherchant encore
la chaleur d'une étable,
un lieu où naître.

*

« J'appris qu'elle s'appelait Proverbe. »

Et les noms secrets
de tous ceux rencontrés qui nous entraînent
plus loin au fond de notre labyrinthe
de vallées et de montagnes, de vallées tortueuses
et de montagnes plus escarpées —
leurs noms cachés sont toujours,

comme Proverbe, des promesses :
Rune, Présage, Fable, Parabole,
ceux que nous rencontrons seulement
dans un instant de grâce, un regard échangé,

ou côtoyons, des années, sans les connaître
mais dont un mot plus tard
revient chanter pour nous
où nous pourrions apprendre
encore tout près mais invisible

nous tirant d'arbre en arbre
vers le temps et le lieu inconnu
comme d'en haut parmi les feuilles
ce qu'arriver veut dire.

(Trad. de l'anglais par Raymond Farina)

• *Denise Levertov*, née en 1923 à Ilford, Essex, en Angleterre. Emigre aux U.S.A. en 1948. Naturalisée américaine en 1955. Nombreux recueils de poèmes et deux volumes d'essais. Les poèmes que nous publions sont extraits de « Breathing the Water » (1987, E* « New Directions »).

mer

qu'est-ce qui m'a pris tout aurait pu durer encore durer toujours mais elle était si belle ce matin en se réveillant oui pour être aussi belle elle ne pouvait que penser à Franck pourquoi faut-il aussi qu'à ce moment-là le téléphone ait sonné et pourquoi faut-il que ç'ait été lui Franck l'autre Franck Franck le cousin Franck le routier pourquoi faut-il qu'il ait le même nom que celui qu'elle aime et quand je suis revenu et qu'elle a demandé qui c'était et que j'ai dit c'est Franck le sourire qu'elle a eu un sourire de surprise un sourire de bonheur Franck mais qu'est-ce qu'il vient faire elle a dit ça avec des yeux déjà perdus et quand j'ai dit il vient livrer dans une usine il est arrivé tôt ce matin il va repartir il voulait simplement dire bonjour j'ai vu alors j'ai vu tout est retombé et son visage est devenu triste elle était comme prête à pleurer mais elle s'est retournée et c'est là qu'j'ai compris elle avait cru que c'était l'autre Franck son Franck à elle et qu'est-ce qu'il serait venu faire en effet son Franck en vacances ici sur la côte lui qui n'y vient jamais lui qui n'aime pas la mer elle a cru qu'il venait pour elle uniquement pour elle et qu'est-ce qui m'a poussé alors j'aurais pu continuer à me taire comme je me tais depuis si longtemps depuis notre mariage ou presque j'aurais pu encore j'aurais pu toujours pourquoi faut-il que j'aie parlé je lui ai dit tu as cru que c'était l'autre elle s'est redressée d'un coup en criant quel autre et j'ai répondu mais Franck l'autre Frank tu le connais mieux que moi depuis le temps que tu couches avec lui elle a hurlé ce n'est pas vrai elle était toute rouge elle hurlait ce n'est pas vrai et puis d'un seul coup elle s'est tue on s'est regardé un court instant j'ai dit je sais tout elle s'est levée elle n'a rien dit je suis sorti et maintenant je ne peux plus rester ici elle ne me parle plus elle me regarde et ce n'est même pas de la haine c'est du mépris oui elle me méprise elle ne me trouve même pas digne de savoir ce que je sais oui non seulement elle ne peut pas m'aimer mais je ne mériterais pas de savoir qui elle aime elle me méprise et qui pourrait me dire ce qu'il faut faire maintenant qui Arnaut oui Arnaut peut-être il sait tout lui

aussi et c'est un ami un ami à tous même à moi il faut que j'aille voir Arnaut par le premier train aujourd'hui il le faut le train pour Paris il saura Arnaut il saura

il est plus de minuit ça fait près de deux heures que je suis là deux heures à tourner autour de sa rue Arnaut se couche toujours très tard un ami comme lui même si je le réveillais en pleine nuit il me recevrait il m'écouterait mais qu'est-ce que je lui dirais tout il sait déjà tout je n'ai plus de force non plus après ce qui s'est passé dans ce café tout à l'heure une drôle de chose quand même je n'avais jamais eu ça c'est sans doute la fatigue le train la chaleur les gens ce que c'était long ce voyage et ça n'arrêtait pas une seconde dans ma tête Arnaut je pourrais peut-être au moins lui raconter ce que j'ai eu dans ce café il me dirait lui ce qui m'a pris j'étais à peine entré ce mal au ventre d'un seul coup mais à hurler les clients m'ont regardé je n'ai eu que le temps de foncer aux waters tout est parti c'était du sang ça coulait et coulait rien que du sang et du sang la cuvette en était remplie et je regardais ça sans comprendre il était sorti d'où ce sang tout ce sang d'un rouge sombre d'un rouge trouble en tout cas je n'avais plus mal je ne sentais plus rien mais j'étais sans force oui j'étais vidé je le suis encore il faut que je prenne un verre Arnaut m'en offrirait sûrement un si j'allais le voir mais qu'est-ce qu'il pourrait faire et même à supposer qu'il pense à quelque chose ou bien ça ne changerait rien pour elle ou bien elle refuserait de le faire elle ne voudra rien jamais rien comment lui donner tort ce n'est pas moi qu'elle aime ce n'est pas moi c'est Franck pour elle tout ce que je peux dire tout ce que je peux faire moi ça ne compte pas Arnaut d'ailleurs le sait aussi bien que moi c'est même ce qu'il me dirait si j'allais le voir c'est ce qu'il me ferait comprendre il n'y a qu'une personne à qui il faut que je parle à qui il faut que jessaie il n'y en a qu'une c'est ce qu'il dirait qu'une seule pour qui il faut enfin que je compte une seule et c'est elle elle oui elle à quoi bon voir Arnaut c'est elle qu'il faut que je voie inutile de continuer là il faut que je reparte inutile d'attendre il faut que je reprenne le métro avant qu'il ferme il faut que j'aille à la gare et le prochain train cette nuit je saute dedans mais quelle idée aussi Arnaut ce n'est pas avec Arnaut c'est avec elle que

tout se jouera elle personne d'autre et merde Arnaut jamais je n'aurais dû venir je prends le prochain train cette nuit je retourne là-bas c'est là-bas que tout va se jouer là-bas à la mer il faut que je lui parle à elle rien qu'à elle

elle était dans le jardin quand enfin je suis arrivé à la villa elle était étendue au soleil dans sa chaise longue elle avait son maillot de bain blanc j'ai ouvert a porte elle a relevé la tête elle s'est mise debout sans un mot je me suis approché je titubais presque elle me regardait je n'en pouvais plus de fatigue après ce voyage et cette chaleur dans ce compartiment avec ces trois jeunes elle a dit tu as vu Arnaut j'ai dit non et c'est tout je n'avais pas pu dormir pas pu une seconde et pas même pu fermer les yeux le train était à peine parti que le jour a commencé à poindre il y avait en face de moi ces trois jeunes gens deux garçons une fille ils n'arrêtaient pas de lorgner vers moi dans mon coin et de temps à autre ils sortaient pour un petit moment à deux ou même tous et puis un peu plus tard ils se sont mis à manger ils ont tout débarrassé pain saucisson jambon il y en avait un qui avait un couteau il en était fier un couteau tout neuf la lame étincelait ils m'ont proposé de manger avec eux l'autre au couteau me demandait ce que je voulais du jambon je disais non du saucisson non un coup de vin non du jus de fruit non merci rien je n'avais envie de rien ils ont dévoré l'autre au couteau surtout j'ai cru que ça n'en finirait pas ils m'ont offert aussi des cigarettes je faisais non de la main ils me regardaient je devais avoir une drôle de tête et puis d'un seul coup il n'y a plus eu personne ils avaient dû changer de compartiment ou bien il y avait eu un arrêt ils étaient descendus je me suis retrouvé seul c'est à partir de là que j'ai pu réfléchir les trois avant m'embrouillaient trop je ne voyais tout le temps que ce couteau j'avais du mal à suivre mes idées c'est quand ils n'ont plus été là que j'ai commencé à voir un peu clair maintenant je sais c'est simple oui je crois qu'elle comprendra tout je lui dirai que c'est la seule solution la seule attendu que c'est Frank qu'elle aime et que pour moi c'est fini de toute façon fini je lui dirai qu'à elle ça ne lui coûtera rien qu'elle n'aura rien qu'à jouer son rôle qu'elle ne court aucun risque et que ça ne peut pas échouer ce que je lui dirai je le sais par cœur

mais je n'en peux plus je ne tiens plus debout et ce qu'il y a c'est qu'il faut qu'elle accepte elle me méprise tellement qu'elle est capable de dire non uniquement parce que ça vient de moi parce que je n'ai pas le droit moi d'avoir une idée elle est comme eux à la radio qui continuent de me payer mais pourquoi ils refusent toujours tout ce que je leur propose elle pourrait même refuser de m'écouter mais comment faire alors je ne peux même pas lui dire que l'idée vient d'Arnaut elle sait que je ne l'ai pas vu elle sait aussi que jamais il n'aurait pensé à une fin pareille Arnaut jamais non elle vient de moi l'idée il faut que je lui dise qu'elle vient de moi il faut que je l'ose ou bien que je parle d'une seule traite et jusqu'au bout elle sera tellement heureuse peut-être heureuse que pour elle tout s'arrange heureuse d'être enfin débarrassée de moi putain de dieu je vais lui parler elle est dans la chambre il faut qu'elle accepte

quand je lui ai dit qu'alors tout serait fini et que tout simplement je serais mort noyé j'ai vu elle a eu un instant la même surprise et le même bonheur qu'après le coup de téléphone hier matin quand je lui avais dit que c'était Franck et qu'elle avait cru que c'était l'autre elle a presque souri et puis d'un seul coup elle m'a regardé avec des yeux c'est un fou elle hurlait c'est un fou elle allait de long en large dans la chambre un fou elle renversait les chaises un fou elle jetait tout et finalement elle s'est assise sur le lit et m'a dit si tu veux te noyer noie-toi après tout noie-toi mais que je n'y sois pour rien je lui ai dit que non que justement ou bien je me noierais grâce à elle ou bien pas question que je me noie or la seule solution c'était que je disparaisse elle serait libre alors libre d'aimer Franck puisque c'est lui qu'elle aime et puisque je ne suis rien pour elle alors je ne serais rien en effet réellement rien au fond c'est simple elle m'avait écouté en répétant parfois c'est un fou elle m'a répondu c'est simple ça oui et même un peu trop admettons que tu meures noyé qui est responsable là-dedans c'est moi qui va-t-on accuser c'est moi je lui ai démontré que c'était impossible ça se passerait demain dans la matinée il n'y a jamais personne à cet endroit caché dans les rochers au fond de cette calanque qu'elle aime tellement tout le monde croira que je me suis retrouvé coincé sous une roche il n'y aura pas de preuve elle m'a répondu il y a toujours des choses auxquelles on ne pense pas je lui ai dit que j'avais pensé à tout que je mettrais même mes gants en caoutchouc mes longs gants qui me montent jus-

qu'aux coudes au cas où je me débattrais je ne pourrais pas griffer elle n'aurait elle pas une seule marque pas une seule trace elle s'est levée alors en criant non non non et puis elle s'est jetée sur le lit la tête sous le traversin alors je lui ai de nouveau tout expliqué demain matin on ira à la mer à cet endroit où on est seul on entrera dans l'eau jusqu'aux épaules toi tu seras debout et tu écarteras les jambes moi je plongerai alors sous l'eau et je viendrai par devant mettre ma tête entre tes cuisses et tu n'auras plus alors qu'à serrer toi qu'à serrer de toutes tes forces à serrer tes cuisses autour de ma tête et sans lâcher jusqu'à ce que je ne fasse plus le moindre mouvement jusqu'à ce que je ne sois plus qu'un noyé qui ondule vaguement comme tous les noyés tu peux alors ouvrir les cuisses il ne te reste plus qu'à m'enlever les gants et tout est fini tu es enfin seule avec Frank enfin libre et je criais libre et la tête sous son traversin elle n'arrêtait pas de gémir non non non et puis d'un seul coup ç'a été le silence elle a sorti la tête elle m'a regardé fixement longuement c'était terrible elle me regardait comme si j'avais été déjà mort déjà noyé je me suis sauvé qu'est-ce que je vais faire cette nuit je n'ai même plus sommeil tellement je n'en peux plus dormir j'aurai tout le temps après je vais aller marcher sur le bord de la mer elle cette nuit n'importe comment il faut qu'elle soit seule il faut que tout ça elle n'arrête pas de l'imaginer et de s'y faire et demain je suis sûr qu'elle dira oui je viendrai de bonne heure et même le mieux ce sera de ne pas parler du tout je prendrai mon sac de plage avec les gants les gants et le reste elle n'aura non plus rien à dire elle n'aura qu'à venir oui oui elle viendra

elle a voulu faire d'abord un essai elle tremblait elle trouvait que l'eau était un peu fraîche et j'ai eu peur je ne savais pas quoi faire j'ai failli sortir le couteau et finalement j'ai engagé ma tête en mettant mes mains de chaque côté sur l'intérieur des cuisses pour me dégager au cas où mais en fait c'était bien un essai elle a serré un peu elle a relâché et puis elle est remontée au bord elle se promène depuis sur les rochers le soleil est déjà chaud dieu ce qu'elle est belle et la mer aussi il n'y a personne oui tout est simple et c'est sûrement ce qu'elle est en train de se dire elle va revenir c'est vrai que c'est impossible à voir le couteau que j'ai glissé dans mon gant là sur tout l'avant-bras le couteau à dé-

couper et comment l'appeler ce couteau sinon Frank lui aussi Frank que je vais tout à l'heure lui enfoncer au creux du ventre elle n'a rien vu mais j'aime mieux rester quand même à nager les bras bien dans l'eau dieu ce que la mer est bonne et ça y est la voilà elle revient elle entre dans l'eau elle avance elle descend elle va droit elle s'arrête exactement là où il faut elle ne bouge plus l'eau aux épaules la main cramponnée à l'extrémité du rocher le regard ailleurs elle m'attend je viens oui je viens mais jamais la mer n'a été à ce point je viens j'y suis c'est ça juste en face d'elle elle ne m'aura même pas regardé et maintenant sous l'eau droit vers elle sous l'eau ce que je peux aimer nager sous l'eau là c'est elle là ses jambes écartées ses jambes toutes grossies toutes floues et maintenant le couteau Frank putain je le tiens son Frank et me mettre maintenant entre ses cuisses et lui prendre une jambe là pour bien la tenir voilà le maillot blanc le ventre l'entre-jambes Frank vas-y Frank vas-y plus fort vas-y plus loin Frank le sang Frank plus loin encore au fond du ventre oui débats-toi ça sort tout rouge oui Frank encore oui tortille-toi Frank Frank l'eau veinée c'est comme une agate encore encore tu as beau faire tout ce que tu peux Frank Frank putain d'eau rouge une mer pareille Frank quelles secousses mais quoi ma tête mais merde quoi ma tête putain ma tête est prise elle serre merde elle serre non serre non non mon cou elle moi non mer

JE VOYAIS

(robe courte le reste par transparence
cotonnade mince car elle
portait un maillot noir je voyais
une épaulette dans le décolleté large)

l'unique bouton je te vois
savoir exact au col nudité enfouie
le poignet s'ourle

sur terre comme soleil :
l'ombre (de la dune) ombre latérale
lilas / s'élevant la dune ombreuse
branches en contre-jour et fruits (un arbre?)

miroir des nuages mémoire paisible
mate-luisante la bande de sable où
la vague déferle s'efface mémoire

ET POURTANT ELLE TOURNE...

TROIS POEMES DE SOFIA
1 K (COMME CHRISTINE)

Ils volaient en bordure de la plage, vers le Nord.
Ivan les nomma, avec cet allant écologiste /
Tu me regardais / tes sentiments étaient en train
De passer le Rubicon / un flot s'approchait
Avec sa charge d'émeraude / Quand nous levâmes les yeux
Le groupe était loin — rapide, minuscule nuage /
Depuis lors, j'ai souvent retrouvé les pélicans perdus.
Je les vois traverser le ciel / avec leurs poches orgueilleuses /
Beaux dans cette lueur par laquelle ils justifient le paysage.
Un éclair : ils illustrent alors la pérennité.

2 CERISES

Deux étrangers / nous regardons le minaret
je te sers le thé
les fruits brillent
Je t'attends à la porte de l'ascenseur, j'entre
dans ta vie / définitivement /
Durant le petit déjeuner
Je te montrerai la ville ornée de roses
— Je sais que c'est un rêve / une blessure restera /
Lettres
et cerises / dans mon pays
elles sont beaucoup plus précoces
J'entrerai dans le miroir à nostalgie avec l'erreur des longitudes
Cerises
une bonne année
le vent souffle vers les plages
Tes yeux rient / fiords / nuit.

Je rencontre sur ta peau un réseau de rues,
 Voyages / caresses adultérines /
 Un orgasme qui compare — la dunette
 D'un yacht où tu prends le soleil et des paysages
 Maritimes fendus par la glace /
 Avec le poids de tes seins
 Une balle me traverse, une avalanche naît /
 Je me passionne
 comme si ta langue m'écrivait
 une longue lettre /
 Les caractères cyrilliques s'emparent de moi et le labeur
 D'une traduction où quelqu'un meurt
 de neige et de solitude / combien de pays
 Viennent par ici ! De son bec l'oiseau
 Te frappe les jambes — j'accours
 pour te sauver / le dimanche se noie /
 Il me reste un bras au-dessus de l'eau pour fermer le robinet.
 Vienne ton rire fou / et une serviette.

DEUX POEMES DE FINLANDE

1

Je suis en Carélie du nord et je lis Saarikosti
 Dans un livre qu'Anna m'a envoyé « avec sa tendresse ».
 Au voyage suivant, Anna s'est levée de table, elle est partie
 Sans prendre le café.
 La tendresse apparaît sur la première page ; Saarikosti
 Commence à parler à la treizième.
 J'ai déjà pris le café avec lui à Budapest
 Mais je crois qu'Anna et Saarikosti ne se connaissaient pas.
 Helsinski est une grande ville !
 Il peut arriver qu'elle soit plus grande que le monde.

VISITE A EILA KVIKKAHO

Avec Eila, j'ai rendu visite à Eila.
 La seconde avait le même nom mais elle était plus âgée.
 Elle avait un jardin ébouriffé et sauvage,
 Tout un art.
 Nous avons parlé de jasmin, une fleur qui plus tard
 Devint, pour mon cœur, emblématique.
 Nous avons dîné sur la véranda et Eila (la première) a bu
 De ce vin blanc dont seul j'aurais pu comprendre l'étiquette.
 Tout a été très simple. La maison était de bois,
 Isolée — l'architecte qui l'a dessinée
 N'était pas idiot. Le rire de l'enfant
 Laminait des tranches d'allégresse. Tout ça
 Est encore en moi, je n'ai même pas fait de photographies.
 « *Le pêcheur mesure la mer de ses rames* » (1).
 Je mesure la vie comme un pivert : je fais
 Des trous dans son tronc ;
 J'y conserve mes noix.

(1) *Vers de l'écrivain finlandaise Eila Kivikka.*

BUDAPEST

Isabelle de Hongrie ne heurtait jamais un chat, même pas avec ses délicats brodequins, tout en regardant le Danube du haut de la citadelle. Isabelle faisait des miracles et transmettait à sa petite fille les gènes pour qu'apparaissent des roses sur le tablier que Don Dinis acheta à la foire de Coïmbra.

Isabelle regardait les ponts du Danube, l'un d'entre eux portait son nom ; elle s'exclamait, extasiée : oh ! Ah ! — et partait dans l'Opel à l'instant où le chat se mettait à traverser, en vitesse, pour prendre la meilleure place du soleil sur la muraille vétuste. Je sentis le choc inattendu du pneu et pensais, affigé : tourisme oblige ! Mais je vis l'animal sortir de l'autre côté et compris que le lieu était toujours marqué par l'esprit d'Isabell — ou alors que le chat sortait d'un poème de Gyorgy Somlyo.

LENINGRAD

L'hiver était supportable, le soleil lui-même
Faisait une courte apparition
Pour ne pas décourager les visiteurs
Qui erraient à la recherche de l'esprit de Pouchkine,
Avec un pied dans le 19^e siècle et l'autre
Dans la Révolution d'Octobre. A cet instant
Nous souhaitions découvrir un café bien chauffé
Où nous pourrions apprécier le portugais estropié
De Natacha. Et nous sommes ainsi
Tombés sur le croiseur et
Pendant quelques secondes nous avons plané.
L' « *Aurore* » dormait pacifiquement sur l'eau verdâtre,
Monument de lui-même. Il ne ressemblait pas
A un mythe qui sortirait du brouillard. Mais l'imagination
Est puissante : de ses cheminées étroites
Nous vîmes sortir de la fumée et les canons
Obéirent comme au signal d'un régisseur. Nous rêvâmes
Que le rideau se levait ; les eaux de la Neva
Remontaient. Sur le terrain des images
L'histoire apparaissait avec cette purification
Que le futur lui a donnée.

(Trad. du portugais par Henri Deluy)

• *Egito Gonçalves* est né en 1920. Il vit depuis 1948 à Porto Animateur de plusieurs revues d'opposition durant la période salazarienne (notamment : « *Nouvelles du blocus* », 1957-1961). Nombreux recueils de poèmes et de traductions. Les premiers poèmes (traduits en français par Jean Todrani) ont été publiés, en France, il y a plus de trente ans, par « *Action poétique* ».

SECRETE AU GRAND JOUR

** ... Toujours plus lente, et tes gestes pris peu à peu dans la glu d'une étrange torpeur, immobile enfin, tellement perdue que ma voix ne peut plus t'atteindre... **

Gustave ROUD

NOIRE, telle une âme exilée elle s'achemine lentement vers la mort. Voici l'hiver mon cœur qui tord le corps des mendiants sur une bouche de métro. Ce n'est pas ce froid que je crains, ni la faim du ventre, bien que mendiant à ton seuil, et j'ai les membres bleus.

C'était mon histoire déjà transcrite de vivre pour t'aimer et me perdre dans la nuit de ne pas t'avoir liée à ma ceinture. Je n'ai pas dévoilé mon âme au moment de l'accueil. Les corps subjugués ont souffert dans la passion, ils se sont séparés. Gardes-tu en mémoire mon aimée cette agonie extrême du désir déployé dans l'écume rose du matin, la fenêtre dans la mer ? Et l'âme dans son exil demeure-t-elle reconnaissante ?

*

ECLATANTE l'âme comblée dans son désir elle tourbillonne dans un ciel pur protégée des regards envieux ô libre

C'est un été qui porte une moisson bénie et l'offrande

Comment nos cœurs se sont-ils égarés dans la maison ?

Il y avait un serpent pour protéger le seuil éconduire tous étrangers. Il y avait une telle impatience dans nos corps épris... et l'été qui allait finir dans la peine.

Mais dans l'instant les amoureux chantent et dansent ils ne cessent de s'éblouir dans la lumière.

*

BLANCHE est l'âme qui s'est reniée dans son âme tremblée elle glisse sans ivresse sur le corps étendu à mi-chemin (Il dit : j'étais celui qui était mort et qui t'attendait dans mon cœur il y avait ton empreinte depuis longtemps Elle dit : ma vie était vide mais tu ne l'as pas remplie) Se discerne une trace qui est triste et que tu cherches à effacer C'est en vain que tu regardes ton visage dans le miroir de la salle de bain Que regardes-tu, ô la bête terrassée... gémissante la bête aux grands yeux blessés Elle dit : mon cœur a eu si mal mais tu n'as rien su faire, pauvre cœur qui ne voit pas son âme saigner à blanc

*

INQUIETE mais Reine mon âme dirige une cohorte d'anges blessés au talon. Elle exhorte son armée boiteuse au martyr comme s'il s'agissait d'aller cueillir dans les terrains de parcours les premières fleurs au printemps. Elle se trouble à la vue du sang qui parsème les champs mal cultivés. L'été va bientôt venir et tout incendier dans la plaine. L'âme a ses refuges haut dans la montagne (jadis la tribu y fut enfumée). J'ai survécu aux massacres mais mon cœur a oublié le battement familial des paupières, et le supplice. Après si longue absence, le cœur ne raconte plus ses exploits. La veilleuse a cligné avant de s'éteindre au dessus de nos têtes flottantes. La nuit était tombée bleue dans le jardin.

... AVANT TOUTE CHOSE

A Jacques Lejeune,

Puis, après coup,	la course dans
l'abîme,	le silence s'enfle.
Quelques sillons de lumière	tirent
l'aile. Ne lever que	la main.
Incliner le visage.	L'image bordée
de noir	s'éclaire.
La forme se	déploie
hommage à	notre siècle
grenier	des bruits

D'une chute ancienne	de plume
ou de rameau,	de la bouche
à la doléance	des sons,
une main réfléchie contente	l'inquiétude
des ailes perdues	d'oiseaux anciens.

Continuité de	la plume
dépourvue	d'origine
forêt de l'aulne	et du saule
ou cachette	marine
de la note	voilière

Il se tient	parfois là
mais granivore	erratique
simplement	miroir
son geste situe	la source et
retrouve la	rémige nuptiale

« à force

cris »

Quand les blés
sans
officiant il
l'image
liturgie

murissent
retour
dresse
mélanique
absente

Se glisse et avance
à ce jour utiles
l'absence
Impose le plaisir
la musique enlève.
Il prévoit la
l'archipel
encore
le silence des

parmi les traces
cependant
vibre.
de l'unique rivage
Seule référence.
saison immédiate
curieux
car
corps chante.

EXTRAIRE

Les paroles de la loi sont sacrées. Et maudit celui qui ne les entendra pas.

Parce que ton sexe a été découvert. Et ta nudité dévoilée. Le châtiment des femmes adultères et de celles qui répandent le sang te sera appliqué. Tu seras mise en sang par leur fureur et leur jalousie. Tu resteras nue. La foule sera contre toi. Elle te lapidera. Elle te lacèrera. Elle mettra fin à ta vie de prostituée. Sa fureur ira jusqu'au bout. Et de tesson, toi aussi, tu te lacèreras les seins.

*

Pas de clôture possible. La fin des tentatives. Toujours un peu. Encore. C'est difficile. Quelques mots. Vers une tentative. Pas de montagne. La plaine. L'écrire délimité brièvement. De l'étendue. Quelques haies. De maigres, longs cyprès desséchés par le vent. Penchés. Avortés. Déformés. Tourmentés. En lignes.

*

cet objet est catastrophe du sacrifice
et tenter le sacrifice des mots
du sang la fuite dans l'obscénité
une tête de mort est à la place
du sexe découvert dans l'absence
les dire tronçonnés coupés sans tête
défigurés des fragments de corps là

sanglants muqueux contaminés
la terre ouverte en volcan absorber
les ravages réparateurs l'abus

★

Ce sont des morceaux de gestes. Elle découpe. Encadre. La main levée vers la cuisse. La chair nue vue brutale. L'absence de visage. Les cuisses écartées dont le sexe. Pas d'horizon de liaison. La parole absente. Dans la succession. Répétition. Va et vient. La langue impossible et les mots impossibles. Une pourriture du vide des langues mêlées. De la bouche mangée.

CONTES DU SUD-EST

Conte CXVII

A son réveil le ciel était dégagé et très pur. Ne restaient que de petits nuages très blancs que le vent des Alpes chassait vers la mer. La veille un vent contraire entraînait vers la terre un ciel de pluie.

Il écrivit :

Des nuages de la veille
Ne restent que des bribes
Ciel de mai.

Il occupa sa matinée à écrire quelques cartes. Il venait de recevoir d'un ami une longue lettre décousue lui parlant de la vie de l'esprit.

Il lui renvoya ces mots :

Cette rage patiente
et aveugle de croître
Son côté miraculeux
quelques tiges
dans la faille d'un mur
Et son côté nécessaire
incontournable.

Il lisait alors le traité « De l'âme » D'Aristote, où il cherchait l'inspiration de petits dessins abstraits à la mine de plomb.

Il disait que « De l'âme » n'était pas une bonne traduction pour « Pery psyche » ; il lui préférait « De la vie ».

Le lendemain, le vent étant tombé, il partit à la plage en emportant « Les météorologiques ». Il en attendait quelques sublimes remarques sur la pluie et le beau temps.

En arrivant il nota cette impression de son trajet :

Dans la brume de l'aube
Feuillages et tuiles des toits
Ont pâleur égale.

Conte CXXVI

Pour bien des gens le mois de février est une époque difficile. Las déjà de l'hiver, on n'en voit pas venir la fin. Ce jour là il ne se leva pas pour aller travailler.

Tard il sortit chercher des cigarettes et prendre son premier café en face de la mer.

Voyant le soleil très haut déjà à travers les vitres, il découvrit simultanément que l'hiver n'était plus si loin de finir ; et que la fatigue qu'il avait senti envahir ses membres au matin était un intense désir de paresse.

Il se mit à écrire des vers sur des cartes postales. Sur la première il dit :

Le soleil chauffe la terre
Déjà les fleurs d'amandier
Ont remplacé la neige.

Il l'adressa à sa compagne. Sur la seconde il nota :

Vont et viennent les voitures
Au café de la Corniche
Et ma mémoire ronronne.

Il hésita longtemps sur l'ordre des vers ; et prit finalement la décision de ne pas le changer. Il barra seulement le « Et » du dernier. Il adressa cette carte à un ami, puis écrivit sur la troisième :

Sans ces lointaines rides blanches
sur la mer on ignorerait
que le vent s'est levé.

VEILLE

(Extraits)

J'ai passé les portes de la vieille ville

la phrase ouvre.

Une place nue

*(peut-être l'air âpre
la mer n'est pas loin)*

*l'espace qui s'efface
un autre bleu.*

*Sans beauté mais sobre
l'anonyme parfait*

*deux mots ont commencé
à épaissir :*

*solitude
calme*

*la vitre devenue miroir
me rend aux quatre murs*

*dehors la nuit
tranquille se poursuit
j'ai perdu du poids.*

*

*Il y faut la solitude :
le pas anonyme
la pluie contre le carreau.*

*

*Si nu quand
les paupières fermées*

*si vivant le corps
pèse tourné vers moi.*

*

*Où la lumière n'atteint pas
une toux le silence
habité.*

*

*Il se retourne dans le lit
comme un grand animal marin.*

*

*Le cri de l'oiseau de mer
est sans émotion*

pure déchirure.

*

*A la même table blanche
l'un en face de l'autre
chacun à son affaire.*

*La pluie discrète
à proximité de la lampe
protège et ouvre.*

*Chaque chose nécessaire
à portée de main
le livre ouvert devant.*

*Quand le regard se lève
le visage d'en face
espace suffisant
pour errer.*

*Essayer
reconnaître un lieu*

déblayer frayer

*ce qui encombre
est très nombreux*

pour cela :

la nuit

la pluie

la mer

*et je convoque
un espace retentissant
vent et vagues
cris d'oiseaux blancs*

*la violence atlantique
où pourtant le calme
n'est pas contradictoire.*

*A l'écoute du silence
ce qui vient du silence*

*on regarde mieux aussi
dans le silence.*

*La durée prend
car nous avons marché
et j'ai des souvenirs*

*de collines, de plages
de lacs, de sentiers
de choses immobiles.*

*Reconnaître un lieu
immédiat comme
cette table autour
des chambres où des gens dorment*

*et de mémoire
neige fondue un peu sale
mais parfois un fragment
se forme et s'éclaire.*

Décembre 87 - Mars 88

TROIS POEMES

KEITH BARNES (Londres 1934 - Paris 1969), c'est une brève mais ardente trajectoire poétique (cf. K.B., Editions Maurice Nadeau, 1987). Son premier recueil *Born to Flying Glass* a été publié à New York en 1967 (Harcourt, Brace & World), le second *The Thick Skin* a fait l'objet d'une diffusion posthume en 1971.

Les poèmes présentés ici sont extraits de *Ain't Hung Yet*, recueil interrompu par une mort brutale. Ces trois textes sont parmi les derniers qu'il ait écrits.

Jacqueline Starer

NATURE MORTE

Bol ovale couleur de terre caille craquelures dorées de l'émail
Grappes de raisin embrumées poussière suspendue dans la lumière
Fromage jaune piqué de bleu au travers de sa cotte rouillée
humide comme la rosée affaissé dans la chaleur de la pièce
Fumée sombre du tabac qui se tord au sortir du palais
Quelque part au fond un petit bruissement souligne le silence
Cheveux étalés le long d'après-midi lumineux
Maisons couvertes de lierre où des grands-pères s'assoupissent
dans des fauteuils de cannelle Le soleil encore haut
s'attarde entre les feuilles des platanes
flâne sur les pierres sur le mur gris et blanc
Dans le jardin de lis sauvages l'eau chemine
parmi l'épais feuillage des jungles de vanille
tendrement jusqu'au soir tandis que se tissent toutes les toiles
d'araignées

Se nuance la mûre lumière d'aquarium des cafés
dans la fascination du siphon à soda en verre dépoli
Odeurs simples de garde-manger de provisions d'urine
Pays de Cocagne de coings et de l'ineffaçable

COMME UNE PREMIERE FOIS

Te regarder comme une première fois Oser briser la glace ?
Te croire quand tu dis que tu le choisirais ?
L'hiver hirsute — ce buisson épineux — se met à rougir de sève
Les vêtements s'ouvrent respirent les rideaux se soulèvent et se
plient

Tu iras vers la fenêtre tu souriras tu fermeras les yeux
l'air s'est éclairci il éblouit c'est le printemps
Soulagée tu sentiras ton sourire s'agrandir à l'intérieur de toi
et moi je revivrai car le moment sera venu
de te traquer de tourner ton refus de mes mains
de pousser de presser de faire tournoyer tes visions en étoiles
ces étoiles qui ont brillé dans tes yeux élargis
chaque fois que tu t'es rapprochée de moi
En dépit de tes mots de tes déclarations — tes étoiles
tes pauvres illusions seront unies aux miennes

EN DEPIT DE TES MOTS

En dépit de tes mots de tes déclarations ces étoiles
réfléchissent à travers des eaux calmes ton mouvement véritable
J'observe tes manœuvres comment et où tu évolues
je te regarde dans des miroirs où toujours il faut lire
des désirs embourbés pour chaque solitude

Découvre que ta lumière me permet de l'exprimer
découvre que je recule aussi loin dans tes yeux
que recule la mienne comme une fronde et l'arme de sa pierre
Plus grande est la distance plus profonde est l'union

Nulle chair ne laisse sa trace là où elle s'est unie
langue ou mains ou seins nulle trace n'est laissée
mais dans les yeux les habitudes dans les gestes des traces

Ce n'est pas sans raison que parmi les Indiens
les jeunes épousés ne doivent pas se toucher
de toute leur longue première nuit de mariage
ils se regardent se regardent jusqu'à ne plus pouvoir sourire

Ouvre les yeux pour voir si tu es encore seule
Laisse tes étoiles briller aussi fort qu'elles le peuvent
Et tu verras qu'aucun nuage ne vient entraver leur lumière

(Trad. Jacqueline Starer)

NOTES ET INFORMATIONS

REPOSES A « LITTERATURE ETRANGERE »

Fin avril / début mai, Marie Etienne, Olivier Cadiot, Henri Deluy, Emmanuel Hocquard étaient en U.R.S.S., à l'invitation de l'Union des Ecrivains. Tatiana Lanina, animatrice du secteur « Poésie » de la revue « Littérature étrangère », leur a demandé un petit texte d'« auto-présentation ». Et des poèmes. Voici les quatre « réponses ».

LA POESIE ET TOUTES LES AUTRES SORTES DE CHOSES

Il m'est très difficile de parler de ce que j'écris en ce moment car en ce moment je n'écris pas. Il me faudrait donc parler de ce que j'ai écrit mais comme je n'ai plus envie de l'écrire je n'ai plus envie d'en parler. Alors de quoi ai-je envie de parler en ce moment, ou plutôt, qu'ai-je envie de faire ? Un roman que tout le monde aimerait lire, avec une histoire qui tienne beaucoup de place, du cinéma (scénario ou montage) — ceci n'est pas une idée volée à Olivier Cadiot, contrairement à ce qu'il pensera quand il lira ce texte —, de la radio (écrire un texte pour des voix, seulement pour des voix sur les ondes), de la poésie, bien sûr, mais aussi tout le reste, à commencer par l'amour. Je ne veux pas que ma vie soit mangée par l'écriture. Je pense en effet que la seconde existe un peu, beaucoup, au détriment de la première. En tous cas, moi, je n'ai pas très bien su leur réserver à chacune une place équivalente, *en même temps*.

De ce que je viens d'énoncer hâtivement on peut déduire :

1) Que la narration m'a toujours, comment dire ? fait de l'œil. Même quand je prétendais le moins m'y livrer, je racontais une histoire. Pourtant raconter une histoire comme la plupart des romanciers le font m'ennuierait, j'aurais envie de sauter de nombreux épisodes. Et au bout d'un moment, connaissant la fin, je me demanderais pourquoi j'écris ce qui précède. C'est pourquoi dans mes textes il y a des lambeaux narratifs, des restes d'une histoire oubliée à laquelle personne ne s'intéresse vraiment parce que tout le monde le connaît.

2) Que je cherche, depuis longtemps, à échapper aux enfermements que je secrète moi-même et à ceux dont les autres me font cadeau :

* Enfermement dans un genre. Je ne sais pas si ce que j'écris est de la poésie. Ça ne m'intéresse d'ailleurs pas tellement de le décider à l'avance — Olivier Cadiot a dit cela publiquement à Tachkent, mais je l'avais pensé avant lui —. En outre je souhaiterais écrire tout, sans hiérarchie de valeur, du roman de gare, de la chanson, du polar, de la bande dessinée. Mais pour le moment je ne suis pas vraiment parvenue à cette capacité d'être femme-orchestre (comme on dit homme-orchestre mais je suis une femme).

* Enfermement dans un art. D'où l'intérêt que j'ai porté au théâtre. C'est d'ailleurs de la pratique de celui-ci (j'ai fait des études dramatiques) qu'est née mon activité poétique. Je n'ai jamais été tentée d'être comédienne, en revanche j'ai essayé, peut-être un peu réussi, de transposer dans l'écriture la pratique de la mise en scène. J'ai accaparé des personnages de théâtre, Hamlet, Gertrude, Ophélie, Bérénice... et je les

ai habités comme je l'entendais, j'ai empli (pour citer Ritsos et Vitez)
la forme vide de leur absence.

* Enfermement dans une vie. Mais ceci demanderait d'autres prolongements.

MARIE ETIENNE MOSCOU, LE 2 MAI 1988

mon
cher Vania
l'Art Poétic'
c'était plus une manière
de s'en sortir
que d'y rentrer
sinon j'aurais continué
à écrire de la poésie
dans le mauvais sens
en pensant que la poésie existait
avant
et que j'écrivais
après
ignorant que tout ce qui rentrait alors
dans le poème
était déjà poétique
et le résultat
seulement de la poésie
c'est-à-dire
déjà lu
et jamais écrit
comme au musée Pouchkine
où l'on voit le Colleone
mais pas Venise
sans doute
la poésie se gagne
au sens où l'on y revient
c'est le voyage de retour
qui est émouvant
pas l'exil
le ciel est bleu
vous êtes revenu
parfait
c'est au dernier moment
qu'on dit
je reconnais
c'est ici
ça ressemble à peu près à l'idée
que je m'en faisais
mais pas vraiment
l'affaire
c'est de réussir
l'autobiographie de tout le monde
comme dit Gertrude Stein
par la sienne
puisque tout le monde sait bien
qu'écrire n'a rien à voir avec exprimer ses impressions
que sinon

c'est une affaire de style
une affaire toujours trop personnelle
la tentative
de s'inventer une langue inédite
bien à soi
l'analyse chimique des aérolithes
a bien montré qu'ils étaient constitués
par du fer du nickel du cobalt
et d'autres minéraux
on a jamais trouvé dans leur constitution
un corps simple
inconnu
sur la surface de la terre
tout ça pour dire
que les métaphores
font perdre beaucoup de temps
et que si on pouvait rendre le vers
libre des poètes
il serait moins prisonnier
de la poésie
à part ça
j'ai entendu les oiseaux
à Samarkand
mangé des glaces sous les arbres
à Tachkent
vu
a still life with gold fish
and a landscape
with Hercules and Cacus (1)
découvert le sextant
de l'Oulou Beg
vu les lustres
du métro Maïakovski
et réécouté les oiseaux de Samarkand
avec mon magnétophone
dans le hall
de l'hôtel
Cosmos
ce qui est idéal
mais qui fait
de la mauvaise
poésie
dans ce poème là
Hourra.

OLIVIER CADIOT MOSCOU, 3 MAI 1988

(1) *En anglais dans le texte.*

LA MER EST BLEUE

Lorsque je commençais à écrire, c'était facile : je ne savais rien.
Ma langue était un parler dont chacun usait et que tous, autour de moi,
pouvaient comprendre.

Je veux dire qu'il me semblait suffisant d'écrire ce que je croyais éprouver (par une sorte de transparence que soulignait le jeu sur les mots — les torsions, les distorsions morphologiques — assorti d'une formule syntaxique originale) pour que le poème s'élabore de lui-même, par la ferveur adjointe ou le cri arraché. Il s'agissait, je crois, d'une façon de parole commune à laquelle j'administrerais une dose de « poésie » à l'aide d'un exotisme venu pour une bonne part de l'éthique (de la morale révolutionnaire, dans mon cas), de quelque trouvaille dans l'agencement des mots et d'une coupe du vers simplifiée, naïve et, en fin de compte, liée à la vertu du sens.

Ma génération, celle des années soixante, a dû rompre avec l'idéologie, explicite ou non, du surréalisme (dénégation du formel, langage-instrument de la révolte, esthétique de la violence verbale et du poète porte-drapeau, esthétique de l'accumulation frénétique des images et du dérisoire des activités d'écriture, esthétique de la métaphorisation du réel... et j'en passe)...

Nous avons mis un long moment, malgré le travail d'un André du Bouchet ou d'un Yves Bonnefoy qui, dès les années cinquante, avaient écarté cette tradition « révolutionnariste » fortement ancrée dans le patrimoine français. L'échec des idéaux de la Résistance, les guerres coloniales, les révélations du XX^e Congrès du PCUS, les difficultés du mouvement révolutionnaire, ont lourdement pesé. Il a fallu ce travail de nos aînés, ces secousses, l'irruption dans le champ de l'écriture de recherches nouvelles (la linguistique, la psychanalyse, notamment...), l'étude enfin menée de l'œuvre exceptionnelle des avant-gardes des années vingt, il a surtout fallu la mise à jour dans notre travail, de la « crise de vers » annoncée par Mallarmé lors de la création du « vers libre » pour que se dégage une démarche nouvelle.

La « poésie », c'est-à-dire l'épanchement, le vocabulaire spécialisé dans la distribution des sentiments, l'aptitude au rêve éveillé, le charme d'un léger fantastique, la prosodie-croupon, avec sa rime au cul et le compte des syllabes comme celui des moutons, ou encore l'absence revendiquée de formalisation, le poème-discours vaguement découpé dans une prose préexistante, cette « poésie »-là n'existe pas. La « poésie » n'existe pas. Le poème oui, pas la « poésie ». La « matière poétique » n'existe pas. Le vers, pas la matière. L'organisation des vers dans le poème. La forme du vers, la forme du poème. Le poème est une forme. Différente de la prose (C.Q.F.D.) par son organisation syntaxique, son traitement de la phrase, sa ponctuation. Ses marges. Ses blancs. La prosodie aujourd'hui vise le même but que celle d'hier : une personnalité, une efficacité. La prosodie — et la métrique — est une fabrique du vers dans sa vérité. Je cherche cette vérité-là. Une écriture en vers de la vérité. Un mètre pour des mots à l'aise dans une syntaxe serrée. Une économie. Car, suivant la belle formule de Jean Tortel, si le vers est libre, et il n'est pas, aujourd'hui, d'autre vers vivant que le vers libre, en français, si, donc, le vers est libre, il n'est pas libre de n'être pas un vers. Construire le vers en limitant le rôle rhétorique de la langue par la simplicité dans l'utilisation des rapports internes. Par le rejet de surcharges et de « transgressions » aussi fictives qu'inutiles (car on ne « transgresse » pas les lois de la langue). Par une recherche attentive de l'état actuel de la langue, de notre langue, dans sa logique propre. Par la mise en mouvement, dans l'articulation du poème, des éléments (c'est-à-dire des noms, des verbes, des adjectifs, et des compléments...) qui sont autant de rapports au réel (morceaux de vie quotidienne, abstractions, concepts, platitudes proverbiales, etc...), c'est-à-dire au montage de la vérité accessible. De l'inaccessible vérité objective. Dans le refus

de l'intensité et de la rumeur existentielle. L'émotion est dans les mots. Elle vient au poème comme de surcroît. Comme le rythme. Comme ce que dit le poème. Car, bien sûr, le poème parle d'angoisse et de luttes, d'amour et de raison, de mort et de beaucoup d'autres choses tout à fait importantes, Evidemment. L'exégèse, sur ce terrain, n'a rien à ajouter, sauf si elle veut rabatre le poème sur son contenu. Souvenons-nous du mot d'Aragon : « Si vous voulez parler de poésie, parlez de technique ». Car, ailleurs, la mer est bleue, c'est tout.

HENRI DELUY MOSCOU, LE 2 MAI 1988

« JE POSE LE PROBLEME... »

Je pose le problème de l'écriture poétique en terre de connaissance. Non pas de connaissance discursive comme dans la réflexion philosophique, ni de connaissance émotionnelle et individuelle comme dans l'expérience amoureuse ou mystique, mais en terme de connaissance concrète et logique. *Logique* en ce sens que, contrairement au peintre ou au musicien, par exemple, c'est le langage que met en œuvre le poète. Et pas seulement le langage poétique ou réputé tel mais la langue tout court, la langue quotidienne, celle que nous avons apprise à la maison et à l'école et que vous et moi pratiquons chaque jour, toute notre vie durant.

C'est de cette langue générale, au sein de laquelle le langage poétique ne représente qu'un cas particulier parmi beaucoup d'autres (celui de l'historien, du marin, du géologue...) que j'ai fait mon champ d'investigation, sans exclusive.

Comme tout le monde, j'ai commencé par composer de mauvais poèmes pleins d'émotion, de belles images et de bons sentiments. Ce qui rendait ces poèmes détestables, ce n'était pas tant leur contenu émotionnel que le fait que ces émotions s'exprimaient au travers d'un ramassis de métaphores et de clichés bien poétiques, bien controvés.

Plus tard, quand je me suis remis à écrire de la poésie, j'avais conscience que tout notre langage, poétique ou non, est encrassé par des formulations erronées, approximatives ou complaisantes ; que la langue apparemment la plus pure charrie un nombre considérable de stéréotypes, de poncifs que nous perpétons sans y prendre vraiment garde. Dès lors, je n'ai plus conçu mon travail de poésie que comme un travail de nettoyage de ma langue et d'éclaircissement de ma pensée. C'est ce travail de nettoyeur que je poursuis de livre en livre, abordant tous les genres et les mêlant à l'occasion, avec pour principal souci celui d'une littéralité aussi radicale que possible.

Or ce travail de littéralité débouche très souvent sur ce paradoxe que ce qui est littéral, donc a priori le plus dépouillé des boursoufflures rhétoriques, est ressenti comme obscur, difficile, voire artificiel ; ou, pour citer Robert Duncan, « ... nous en venons ainsi à une « petite langue » ou langue secrète — la plus familière est aussi la plus étrange, dit Héraclite ».

EMMANUEL HOCQUARD MOSCOU, LE 3 MAI 1988

L'INFLEXION INTERIEURE

Philippe JACCOTTET : *Autres journées* - Fata Morgana, 1987.

Autres journées... Entre juillet 80 et septembre 84. L'expérience d'un poète, ce long et difficile acquis, réflexion, écriture, qui se mesure à l'accumulation des jours, des *autres* journées.

Un journal ? Une suite plutôt (au sens musical d'une composition faite de plusieurs morceaux dans une même tonalité) des moments de grâce, rayonnants, magiques, comme on en trouve dans la *Recherche du Temps perdu*, dans *La Montagne Magique* ou *l'Homme sans Qualités*, ces propos de rêve du silence, ces instants de vie de Virginia Woolf. Mais le livre d'un poète, exclusivement tissé de ces moments rayonnants :

« La montagne de Méliandre sous la neige, absolument sans tache : un monument à la mémoire du cygne?... C'est comme si le regard, en passant, malgré son usure, se couvrait d'une aile et retrouvait aussi l'enfance. »

J'aime que l'écriture (poétique ?) revête cette simplicité, qu'il semble qu'on lise le monde avec les yeux émerveillés de l'enfance. Ne nous dit-il pas : « Les vêtements de gala ne sont pas pour nous, à moins de nous déguiser ». Ou bien ce qu'il dit encore du peintre Morandi (car la règle vaut pour tous les arts) : « ce comble de pauvreté... une insignifiance apparente... On les a préparées (les choses modestes) même patiemment, comme si l'on désirait qu'elles apaisent le regard, le cœur... Tout est comme éclairé par une lampe familière... C'est simplement tendre, et familier, tout en restant infiniment mystérieux et lointain ».

C'est qu'en vérité l'économie d'effets cache l'extrême tension : « Le ruisseau qui coule sous une mince couche de glace : un miroir où l'on verrait autre chose que son visage. »

« Si simples sont les images, si saintes » (Hölderlin) ; que ce livre se laisse lire comme un simple journal des choses que l'on apprend, que l'on se donne à voir chaque jour, les choses les plus simples, ou les plus graves, les plus douloureuses également dites simplement.

Le miracle d'un tel livre, livre de bord, d'une telle écriture, est que cela soit issu d'une lente décantation, d'une *expérience* ininterrompue de trente années. L'aboutissement, cette forme pure d'un livre qui est comme la métaphore même de toute une vie consacrée à la poésie, une vie à laquelle on a, inlassablement, travaillé à donner cette forme, depuis le temps de *L'Ignorant* et de *Paysages avec figures absentes*.

Aboutissement ? L'artiste ne peut accepter qu'elle soit définitive. Il doute, et cette souffrance le tire en avant : « conscience de mon piétinement... Le clair s'éloigne, se raréfie, le noir approche et durcit, comme se racornit le cœur... Il faudrait aussi, plutôt que de croire à une inspiration venue du dedans, se livrer, toujours, à cette force du dehors ».

Car ce qui nous est livré ici, dans ce que je ne me résous pas à appeler un journal, c'est l'expérience poétique. Il faut entendre par là ce qui résulte d'une expérimentation, d'un contact avec le réel, par une pratique quotidienne d'un renouvellement de la tentative d'élucidation du « secret douloureux » de Baudelaire.

Une tension lucide, entre le visible et l'invisible (citant Dhôtel et Paulhan pour la définir : « un autre monde qui donne vie aux images les plus singulières... comme si notre monde se trouvait accolé à quelque autre monde... »), tension qui « loin de poursuivre une harmonie... » chercherait plutôt, des *divergences*, des *dissonances*, des *ruptures*... par où apparaîtraient et disparaîtraient les images.

On songe à Proust : « tout à coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher, au-delà de ce que je voyais, quelque chose qu'ils m'invitaient à prendre et que malgré mes efforts, je n'arrivais pas à découvrir... Je restais là immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec ma pensée au-delà de l'image, de l'odeur... d'apercevoir ce qui se cachait derrière elles ».

Je me souviens qu'ouvrant le volume d'Hölderlin dans la *Pléiade* qui fut pour moi la révélation du poétique, l'avant-propos de Jaccottet évoquait d'emblée le poète devant le Neckar :

...le fleuve se tenait
Dans le soir miroitant...

Il est saisi de stupeur ; il chancelle, et se jette genoux pour prier. Je retrouve ici ce mouvement :

« Divisé, mais présent ; plein de doutes, mais encore réellement ici, dans l'instant, non dans le passé ou l'avenir. Ayant pendant des jours reçu la lumière dans sa diversité et ses changements, de l'argent de l'aube à l'or du crépuscule ; me relevant pour la recevoir en reflets multipliés dans la poussière céleste jusqu'au-delà du regard. »

« Comment dire ». La question apparaît un moment.

Le langage tentera la voie de la plus grande objectivité, du dénuement, d'où ces épures de paysages qui ouvrent sur des lointains incommensurables ; ce sont ces longueurs descriptives que j'aime, pareilles à ces lucarnes par où l'on aperçoit soudain toute la profondeur du monde : cet amour de la poésie, nous dit-il, passait naturellement par les livres, mais c'était comme le regard passe par la lucarne pour découvrir le ciel, la mer, les corps vivants.

Ou bien la voie de l'éclair. Dans des phrases de fureur et de mystère, lapidaires, aphoristiques, ayant la densité, la compacité de la lumière à sa naissance (on pense à Reverdy, à Char, à Tortel). Cela s'exprime alors dans des fragments versifiés :

« Iris, le pied dans le bosquet
mince et parfois
enveloppée de grêle
en torsades. »

Ou des « moralités » fulgurantes :

« Les cerisiers m'éclairent plus loin que les pensées. Ce sont eux les scribes de mes lamelles orphiques. Il y a une trace dans la terre creusée profond par un doigt musicien. »

Philippe Jaccottet ne renonce pas à la métaphore, l'image demeure pour lui l'outil essentiel, indispensable à cette démarche. Dans une langue par ailleurs totalement épurée, d'une précision lumineuse, la métaphore semble nécessaire pour faire équilibre à l'opacité du monde. Encore que souvent même il en reconnaisse l'insuffisance : « Je suis comme épars, démantelé ; les images dont je me saisis parfois le sont aussi. Elles s'éparpillent dans l'air brûlant, dans la lumière chaude, charnelle, de l'été. Comme si elles devinaient mon désarroi, elles refusent de mûrir. »

Et cependant c'est la métaphore, qui, lorsqu'elle se fait parabole offre les plus fortes révélations : « Celui qui écrit aura fait comme s'il remplissait une coupe avec toute la lumière de l'été, tout ce qu'il y

a eu dans l'été, puis il l'aura soulevée pour la faire briller dans sa main — avec tout ce qu'il y a dedans — qu'il faudra avoir dit avant que le gel ne gagne ses doigts.

Car déjà se replie l'éventail du jour. »

Ainsi peu à peu naît ce livre, fait de déchirures, de ruptures mais tissé d'échos et qui tire son harmonie de ses ruptures, — entre la sérénité crispée de telle maxime : « Même le jour, même la plus vive lumière, même le très doux septembre ne sont pas faciles à traverser », et la violence inexplicable des rêves qui le traversent, ou la déchirante banalité d'une mort, et les vivants se croisent dans la réalité ou le rêve, « René Char debout à l'écart contre un muret », « Yves Bonnefoy, je lis son nom : Barstein »...

Un livre qui tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes, avec son cortège d'éblouissements et de doutes, un livre qui, lui-même, tourne « plus ou moins vainement » autour de cet « oiseau couleur d'ombre », un livre qui ramasse toute l'expérience, toute la connaissance du phénomène poétique, telle que nous aident à l'approfondir sans cesse les présences fraternelles des autres artistes.

Pétrarque pour « l'inflexion intérieure qui ne s'entend que par moments », Hopkins pour « ces quelques mots qui ne sont presque rien », pour, surtout, « une attention au visible, une connaissance du visible beaucoup plus grandes », Hölderlin pour avoir défini « que nous sommes un dialogue — un entretien — et avons nouvelles les uns des autres... mais bientôt nous serons chant », Mallarmé pour « au centre de lui-même, d'une subtilité, d'une précision insurpassable pour arracher au néant la merveille », Baudelaire et Poe pour « Le principe de la poésie » (joie et tristesse mêlées, le paradis existe et nous en avons été chassés). Et tant d'autres en écho, des écrivains, André Dhôtel, Henri Thomas, Virginia Woolf, un Monteverdi dont « l'air me fait l'effet d'être tendu vers quelqu'un d'insaisissable ou d'encore insaisi — quelqu'un, comme une ombre qui marche dans une forêt ? et qu'il faut appeler, faire revenir à tout prix, avant qu'il ne soit jamais trop tard ». Et Dante et Cavalcanti, « toutes ces barques, toutes ces fêtes dans la lumière de l'été même où je baignais, dans la transfiguration de la poésie ».

Une parole tisse son texte à celui des autres, l'expérience poétique est dans ce qu'on est, qu'on a senti et rapproché jour à jour, dans ce qui d'un paysage, d'une impression, d'une réflexion, d'une lecture, nous saisit comme l'évidence, parce qu'immédiatement en contact avec le cœur et l'intelligence :

« Ainsi l'invisible ruisseau sous les buissons abondants, hérissés, impénétrables — sa voix éternelle, insaisie, venue elle aussi comme d'un ailleurs dans l'ici,

et toute poésie de cet ordre, toute musique, toute peinture, convergent vers le dérobé et le sans nom. »

Cela, reconnu non seulement en nous, non seulement à travers la lecture des autres, mais dans le rapport qui unit toutes ces contingences, l'essentiel, « une lumière de neige dans les chambres » qui fait songer aux vers de Léopardi.

Ce qui est redire que la poésie doit être faite par tous : « Nous n'aurons pas été seuls à voir cela, à en être surpris et touchés comme par le tintement d'une clochette qui nous reviendrait d'un temple lointain dans la montagne... Le sentiment me vient d'une course de relai de poète à poète, quelle que soit la différence de niveau. »

Que l'essentiel surgisse, affranchi d'un moi unique, c'est à quoi ce livre nous invite à penser, « Il faut presque sans cesse recoudre un tissu (la vie, la nôtre) qui s'use, s'effiloche. Ne pas perdre patience néanmoins... » Ce livre est un écho de cette longue patience de l'art « Saint Sébastien lié par des chaînes invisibles à une colonne absente / mais devenu l'archer / qui vous blesse de flèches invisibles elles aussi. »

CLAUDE ADELEN

LE PREMIER MORT D'UN FILS, Jacques Laurans, *La Beauté du geste*, Editions Le temps qu'il fait.

La beauté du geste fait l'épreuve d'un renversement : la découverte, par les voies de la maladie puis la mort, d'une condition meurtrie, du vrai sens d'un silence.

Ce silence — celui du père — le narrateur en avoue l'incompréhension initiale ; la mésinterprétation puisqu'il le sent, dans une distance de pensée et d'actes aggravée par la présence quotidienne, comme une réprobation sinon une menace, lisant sa gravité tels un regard, une censure qui n'irait pas jusqu'à prononcer de condamnation.

Image dure d'un père tenant parce que chacun joue sa partie, ne veut jamais s'en écarter ; image qui revendique l'immobilité, la crispation de l'attitude, se refuse *la beauté du geste*, celui précisément de l'écart — de la parole enfin, de l'affection qui se moque des codes. Seule la *catastrophe* (la maladie mortelle en l'occurrence le cancer) peut la briser, le désarroi du corps souffrant révélant alors dans le silence la langue d'une blessure qui a pris son temps pour passer par ce corps mais le conduit inexorablement à sa fin.

La beauté du geste procède d'un mouvement d'éveil. L'observation impuissante de l'effondrement s'y accompagne de la déchirure progressive d'un voile, reconstruit la logique d'un comportement. Grâce à la maladie, par l'excuse d'assistance et de compassion, aller vers le père est finalement possible : l'élan sait, à ce moment, qu'il ne sera pas rejeté, mais avec la terrible conscience d'une méprise réciproque ; d'un gâchis que la mort vient, quasi cyniquement, souligner.

Un père *manque* toujours. S'il est « le premier mort d'un fils », c'est bien parce que sa mort est inscrite au fond même de son rôle. Ainsi doit se comprendre son silence. Le découvrir par le côtoiement de ses derniers instants, c'est sans doute renverser ce manque à son profit : « la place vide n'est pas la place du mort. Elle est celle de l'autre patiemment attendu, toujours espéré ». Cet autre : soi-même, lucide et délivré du silence.

Christian TARTING

DANIEL BOULANGER, LIONEL RAY, JAMES SACRE ET AUTRES...

Tous les trois ou quatre ans, Daniel Boulanger publie un recueil de poèmes aux éditions Gallimard. Le dernier intitulé *Carillon s'inscrit dans le droit-fil des précédents. Comme auparavant, dans une continuité revendiquée, tous ses textes s'intitulent « retouche à... » : « retouche à l'angoisse », « retouche à la lune rousse », etc.. Textes plutôt courts d'une écriture retenue, comme pudique, aux images soigneusement construites corrigeant sans grandiloquence les manques du réel pour n'en garder que la richesse et l'harmonie. Une poésie du regard, de l'attention,*

presque de la contemplation, une poésie de l'amour tranquille d'un monde plutôt heureux où l'inquiétude, lorsqu'elle se manifeste, ne le fait que comme honteusement, en catimini... Une poésie de chevet.

C'est aux éditions Ryōan-ji que James Sacré, sous une couverture d'Olivier Debré, publie Une fin d'après-midi à Marrakech. Un gros recueil de poèmes sur l'amour et l'amitié : amour et amitié pour une terre et, indissolublement liés, pour un des habitants de cette terre. Rien là de bien original. Mais outre le fait qu'aucune thématique n'est jamais vraiment originale — combien de milliers d'écrits nous parlent de l'amour ? —, c'est, en ce qui concerne James Sacré, vraiment sans importance. Ce qu'il apporte de particulier se situe essentiellement au niveau de l'écriture. Il a le génie de proposer des textes qui, tout en étant extrêmement proches de la prose, s'en distinguent pourtant radicalement sans que le lecteur — du moins le lecteur que je suis — puisse déterminer comment se fait le passage. A peine croit-il saisir une clef — le rythme, une esquisse d'image, une inversion de termes... — que la suite du texte déçoit son début de construction. C'est la parole de tous les jours, la parole la plus banale et pourtant c'est autre chose, se révèle un en-deça dense des mots quotidiens, un poids incontournable qui les dynamise, les rend lumineux. Je ne suis pas loin de considérer qu'il y a là une des réponses les plus novatrices à l'usure bavarde du vers libre.

Le nom perdu est le dernier recueil de Lionel Ray (éditions Gallimard). Pour l'essentiel il est écrit à la deuxième personne sans que jamais l'on puisse dire si ce « tu » est celui de l'auteur se parlant à lui-même ou de l'auteur s'adressant à quelqu'un d'autre. Cette indécision prolongée de la lecture me semble significative : « Ici nul sujet déployé constitue le sujet même, et parler son absence crée la seule présence pure, touche à l'être » ! le poème s'affirme comme la volonté d'être ce dont il parle, de faire sortir le poète de sa subjectivité propre pour devenir, par la forte évidence de la parole poétique cet « autre », cet « autre chose » que la langue désigne. Mieux que je ne saurais le faire, Lionel Ray s'en explique brièvement dans cette Prose du nom perdu d'où est extraite la phrase citée. L'ambition est presque démesurée. Les textes de ce recueil en portent la densité et la tension.

Depuis quelques temps déjà, le Centre littéraire de Royaumont organise des séminaires de traduction où, autour de quelques poètes étrangers invités (russes, espagnols, danois, italiens...), sont rassemblés des poètes français pour contribuer à des traductions collectives. C'est une pratique originale qui, tout en permettant des rencontres fructueuses entre écrivains de nations différentes, nous semble particulièrement efficace sur le plan de la traduction poétique. Les premiers recueils, produits de ces séminaires, viennent de paraître dans la collection des « cahiers de Royaumont » (95270 Luzarches), ils concernent le séminaire « espagnol » et comportent quatre titres : Province perdue de Luis Mizon, une poésie de l'image et de la métaphore qui porte quelque chose de la richesse foisonnante de la tradition baroque; Poésie pensée poésie de Antonio Dominguez-Rey, dont le titre, celui d'un texte théorique publié en fin de recueil, risque, alors qu'il n'en est rien, de laisser croire qu'il s'agit d'une approche totalement réflexive et « intellectualiste »; Poésie verticale de Roberto Juarroz, écriture de la célébration; Envers de l'enfance d'Alfonso Carreno, pour lequel j'avoue une certaine préférence, une écriture sobre, sensuelle, tendue, une poésie de l'attention permanente aux manifestations du corps.

Toujours dans le domaine des traductions, citons enfin deux recueils

parus dans l'excellente collection « du monde entier » (éditions Gallimard) : Derniers poèmes, traduits de l'italien par Patrice Dyerval Angelini, publiés en édition bilingue, d'Eugénio Montale qu'il n'est certainement plus besoin de présenter à nos lecteurs depuis son prix Nobel de 1975. Il s'agit ici des derniers poèmes de ce poète disparu en 1981. Comme il arrive souvent dans ce genre de recueil la tonalité en est un peu disparate et l'on n'y retrouve pas toute la densité de Satura ou d'Os de seiche mais l'ensemble est quand même d'une lecture indispensable. Enfin, Tard sur la terre suivi de Une nuit à l'horizon de Gunnar Ekelöf, poète mort en 1968, traduit du suédois par Jean-Clarence Lambert, une poésie « travaillée par les contraires, l'archaïsme et la novation, la primitivité, la barbarie et la décadence hyper-cultivée » (préface de J.-C. Lambert), une poésie difficile, angoissée, résistante, plutôt philosophique, métaphysique presque, une écriture originale...

Jean-Pierre BALPE

TRUBADOUR GALEGO-PORTUGAIS, UNE ANTHOLOGIE, Henri Deluy. P.O.L.

Henri Deluy est un défricheur infatigable. Depuis vingt ans, il explore les domaines poétiques les plus divers, traduit et présente Vladimir Holan, Novomesky, Jaroslav Seifert, Pessoa, les expérimentaux néerlandais et bien d'autres... Sans parler du travail accompli sous son impulsion au sein d'Action poétique. Tout cela pour notre plus grand plaisir et profit. La poésie est plus que jamais aujourd'hui faite de ces échanges.

L'anthologie des troubadours galégo-portugais prolonge un travail de mise à jour des lyriques médiévales. Après les « Troubadours et Troubadairitz », après « la Fleur inverse », l'ouvrage de Jacques Roubaud (Ramsay, éditeur), voici que nous est donnée à lire la branche galégo-portugaise de cette immense famille lyrique qui fit l'Europe poétique des XIII^e et XIV^e siècles. Elle n'est pas la moindre, ce livre nous le prouve, autant par son originalité que par le nombre de rumeurs, ces grands barons, ces petits nobles, ces « cavaleiros » et « escudeiros ». Dans une préface remarquable par sa clarté, sa science sans pédanterie, Henri Deluy nous donne tous les éléments nécessaires pour apprécier ces chants, venus de si loin. Son propre plaisir se fait sentir ; plaisir de langue, et nous invite à le suivre. C'est un livre de spécialiste destiné à tous. Cela est rare.

Deluy a choisi de nous restituer les textes par genres, et c'est une excellente chose, car nous pouvons aussitôt mesurer, par son importance numérique et qualitative, l'originalité des poèmes appelés « chants d'amis », que nous ignorons dans la lyrique française provençale. C'est, nous dit Henri Deluy, « un cri inversé du cœur d'amour ». Le troubadour parle par et pour la femme aimée. C'est elle qui est supposée s'exprimer. Elle s'adresse à « l'ami », à « l'aimé ». On verra alors toutes les possibilités offertes par le genre, et ce que cela apporte de « moderne » à l'expression de la passion amoureuse. Car dit encore Deluy, à se mettre dans la tête de l'autre, on découvre la multiplicité et la duplicité des sentiments qu'on souhaiterait voir partager.

« Penser « à la place de l'autre », c'est certainement prolonger le désir en le ramenant à soi, afin de libérer pour un nouvel échange ». On est vite ravi par ce jeu infini de miroir, autant que par la fraîcheur, l'atmosphère de perpétuel printemps, de verdure rêveuses, qui se dégage

de ces chants si bien accordés à la danse du cœur et des mots. Nous y retrouvons cette eau qui brille dans la mémoire de chacun d'entre nous, comme une enfance du désir et de la mélancolie, ces fontaines, ces sources, où le cerf vient boire, où viennent chanter tous les oiseaux du monde, sous les branches du noisetier, sous le pin de verdure, où l'amie vient laver sa chevelure, ou bien c'est le bord de la mer avec des voiles, et les baigneuses y courent. C'est léger, subtil, raffiné sans jamais être précieux ni mièvre :

« Ah mes amies, tandis que nous sommes légères,
Sous la branche fleurie, dansons. »

Cet intérêt pour les chants d'amis ne devra pas nous détourner cependant des chants d'amour. « La poésie d'amour existe là où mène l'amour d'amour. C'est par l'amour que le chant existe. L'amour existe. Le chant existe ». Il est bon qu'un poète d'aujourd'hui nous le rappelle, parlant des anciens chanteurs d'amour. Mais notre plaisir sera complet à découvrir l'autre versant, l'anti-lyrique, celui des « chants de médisance et de raillerie ». C'est autre chose. Une langue âpre, qui ne met pas ses mots dans sa poche, qui sent parfois le roussi.

Voyez les propos de cette fille à soldat : « Le fiel et le vinaigre, pour moi, Seigneur / tu les abus mais pour moi c'est bien pire / encore ce je bois et supporte pour toi. » Ou bien allez donc jeter un coup d'œil sur les livres qu'on trouve chez le doyen de Cadix ! L'audace est grande. Deluy fait remarquer qu'on laisse loin derrière nos équivalents provençaux. L'amateur de langue sera conquis par celle-ci, « ardente, dure, violente, ou sourdement vengeresse.. Une langue de combat souple et carrée. Du grand art, de la rapine astucieuse et de l'air d'opéra ».

Mais on aurait rien dit du mérite de ce livre, si l'on n'en louait pas l'essentiel : il fallait traduire l'intraduisible, des mots faits pour le chant et la danse, pour la réponse, et une limpidité, une transparence d'expression que la moindre maladresse peut casser quand on la transporte d'une langue à l'autre. Or ce sont des poètes qui ont manipulé ces choses.

Ce n'est pas une traduction, c'est une véritable recreation ou restitution. Maître d'œuvre Henri Deluy. L'entreprise répond à la belle formule de J. Bédier, par lui invoquée dans sa préface : « Il a été tenté de répondre à l'effort du poète par un effort qui ressemblât au sien. » Il n'y a plus qu'à lire et à savourer ce livre qui est tout entier, « le cri inversé du cœur d'amour ».

« Que toutes celles qui savent aimer leur aimé
accourent avec moi, vers la mer, à Vigo;
et nous plongeons dans les flots. »

Claude ADELEN

REVUES - NOTES - INFORMATIONS

LIMON : N° 2, cahiers d'art et de littérature, mai 88. Poèmes et textes de : Georges Pérec (« Lieux communs travaillés », tirés, par l'auteur, en 1971, à 150 ex., presque un inédit, donc, et très beau), Catulle, traductions de Dominique Buisset, Anne Portugal, Alain Jean-André, Yves Peyré, Hervé Piekarski, Jacques Jouet, avec des gravures de Philippe Favier et une peinture de Michel Haas (Editions du Limon, 6, rue des Taules, 26200 Montélimar - Diffusion Distique),

MAISON DE LA POESIE : N° 2/3, publiée par la « Maison de la Poésie », Bibliothèque Paul Langevin, 29, place Karl Marx, 38400 Saint-Martin-d'Hères, animée par Andrée Appercelle, Viviane Callendret, Jean-François Ballay Michèle Page, Bernard Vachon et Pierre Vieugot. N° spécial consacré à des poètes du Québec.

LE JOURNAL A ROYAUMONT : N° 2. Dans la partie « Littérature », un petit dossier Fernando Pessoa et des traductions par Rémy Hourcade ; des poèmes de TS. Eliot, Inger Christensen, Birgitta Trotzig. Publié par le Centre littéraire de Royaumont, avec des parties consacrées à la musique, aux arts plastiques, à l'histoire et à l'ethnologie.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE : N° 425, juin 88, Noël Devaulx, Richard Currey, trad. de l'anglais par D. Aury, Jean Pérol Pierre Michon, des « Souvenirs impromptus » de Francis Ponge... (N.R.F., 50 F).

ARC EN SEINE : N° 0, février 88. Comité de rédaction : Pascal Boulanger, Geneviève Bueno, Jean-Luc Lantenois, Gérard Noiret, Gérard Peuch. Textes poèmes et chroniques de Gérard Noiret, Gérard Peuch, Pascal Boulanger, Geneviève Bueno, Catherine André-Lebarbu, Ginette Hirtz-Schulhof, Jean-Luc Lantenois. Bibliothèque municipale Guy de Maupassant 64, rue Edouard Vaillant, 95870 Bezons.

ZUK : N° 7, avril 88. Edmond Jabès, Dominique Fourcade, Maria Obino, trad. Joseph Guglielmi, Keith Waldrop, trad. Françoise de Laroque, Mathieu Benezet — N° 8, mai 88. Jean Daive, Michael Palmer, trad. D. Fourcade, Claude Faïn, Emmanuel Hocquard, Marcel Cohen (Editions « Spectres Familiars », 4, rue Gabriel Péri 83760 Le Revest-les-Eaux. Abonnement 12 numéros : 100 F).

RIVAGINAIRES : N° 15. « L'alphabet du monde », poésie pour enfants. Parmi les meilleurs recueils publiés sur ce thème difficile, souvent couvert par grande démagogie. (1, allée Jean Jaurès, 65200 Bagnères-de-Bigorre, 60 F).

CAHIERS DE LA DIFFERENCE : N° 1 et 2. Nouvelle revue trimestrielle publiée par les « Editions de la Différence », très liée au programme de la maison-mère. Nombre d'auteurs portugais ou brésiliens. Nous ne nous en plaindrons pas. Dans le N° 1, Fernando Pessoa, Sophia De Mello Breyner, Catherine Pozzi. Dans le N° 2, Jean Pérol, Mario de Sa Carneiro... (69 F).

SAPRIPHAGE : N° 1, « revue-résidente à la Médiathèque municipale de Corbeil-Essonnes ». Poésie, prose.

LES CAHIERS DE PANDORA, regards sur les cultures européennes : N° 14, septembre 87. La poésie portugaise aujourd'hui. Excellent ensemble, bilingue. Choix discutable, certes, mais de qualité, et clairement présenté. Présentation précise et retenue de Oscar Lopes (2, rue Bellanger, 92200 Neuilly, 23 F).

SEPTENTRION : N° 1 de 88. Revue de culture néerlandaise. Numéro riche en poèmes avec une présentation de la « Poésie en Flandre depuis 1950 », en bilingue. Les traductions ne sont malheureusement pas toujours au niveau des intentions (Stichting Ons Erfdell, Murissonstraat 260, B-8530, Rekkem, Belgique).

EUROPE : N° 709, mai 88 et 710, juin 88. Dans le premier de ces N°, un bel ensemble consacré à Saint Pol Roux ; textes et poèmes de Volker Braun, Jacques Gaucheron, Bei DAO, Mang KE. Le N° de juin est en grande partie consacré à Fernando Pessoa, avec de nombreuses contributions, pour la plupart intéressantes et efficaces, des traductions nouvelles, des inédits en français.

PREVUE : N° 36, mai 88. Publiée par U.F.R. 2 de l'Université P. Valéry, Montpellier III, animée par Franc Ducros. Des textes et poèmes de F. Ducros, Riccardo Pineri (sur la traduction, passionnant), des poèmes, en bilingue, du poète italien Pascal Gabellone, traduction F. Ducros et deux poèmes de Leopardi traduits par Arlette Estève, dont on souhaite qu'elle trouve une possibilité de rassembler ses diverses traductions du grand poète italien en un volume ; Leopardi le mérite (certes!), la qualité et l'orientation des traductions également.

SCRIPSI : Vol. 4 / N° 4, troisième trimestre 87. Publié à « Ormond College », University of Melbourne, Parkville, 3052, Australie. Chaque N° comporte, en tirage à part, une plaquette, ici : « Ananke » de Alison Clark. Dans la revue : des articles sur Ezra Pound et autres ; poèmes de James Laughlin, Robert Adamson, Kate Lilley et de nombreux autres ; mais aussi « four poems » de J.H. Prynne, dont on ne sait pas assez qu'il est un des très grands et très extraordinaires poètes anglais d'aujourd'hui.

NOUS AVONS REÇU :

J.H. Prynne : « Bands around the throat », un « pamphlet de dernière heure » comme dit l'auteur, de toute beauté. *Rosmarie Waldrop* : « The reproduction of profiles », publié par « New Direction », une recueil de poèmes en prose ; Joseph Guglielmi nous a promis d'en traduire quelques-uns pour notre prochain numéro. « A play of Mirrors », « Eight Major poets of modern Japan », une anthologie établie et traduite par Ooka Makoto et Thomas Fitzsimmons ; publiée par Katydis Books, Oakland University, U.S.A. Chez le même éditeur des « Selected poems and prose » 1964-1984, de *Yoshimasu Gozo* ; et un long « texte de prose en poésie », un roman versifié, une tirade prolongée, de notre ami *Bert Schierbeek*, traduit du néerlandais en anglais par Charles McGeehan. « All'insegna del pesce d'oro », l'une des plus réussies des éditions italiennes (Milan), Jacqueline Risset publie sa traduction en italien d'une série de poèmes de *Claude Esteban*, écrit en espagnol. *Antonio Dominguez Rey* : Gluma, des poèmes, chez « Editorial Playor ». *Enrique Fierro* : Calca, à Montévidéo, chez Mario Zanolchi. D'Australie : « The flowers of Impotence » et « Cavafy's Room », de *Adrian D'Ambra*. *Luis Mizon* : L'éclipse, trad. Claude Couffon (Unes). « Si je brûle la maison »

(Editions Baudouin Lebon), poèmes de *Olivier Kaepelin*, dessins de *Wolfgang Gäfgen*, *Pierre Courtaud* : « Tentative de restitution des lieux et portraits de famille ». (Mem/Arte Facts). « Meurtre-Issu-Res », de *Morandi Eric* et *Henrion Hélène* (10, résidence du Nouvelet, 94310 Orly).

Hadrien Haroche : « Destruction (cure) de figure aux mains vides » (Hercule de Paris). « Confessions », *Fabrice Touttavoult* (Belin). *Hélène Sansalone* : « Le désordre » (Interventions à haute voix). *Jean-Marie Boutinot* : « Du côté du cœur » (Océans, rue Saint-Nicolas, 17650 Saint-Denis-d'Oléron), chez le même éditeur : *Michel Cosem*, « Prise de vent ». *Gaston Puel* : « L'incessant, l'incertain » (Sud). *Simon Brest* : « Le pain des livres » (Sud). *Werner Lambersy* : « talkie-walkie angel » (Unimuse). *José Galdo* : « La vierge de Nuremberg » (Editions Occident N.K.). *Alex Chazal* : « Les éléphants volants » (Barré & Dayez). *Marie-Claire Bancquart* : « Opéra des limites » (José Corti). *Pier Paolo Pasolini* : « La nova joventut » Messatges, traduit en occitan par Peire Bec. *Daniel Giraud* : « L'échappée belle » (Supplément à « Révolution intérieure » N° 5). *Dominique Labarrière* : « Visages, pour mémoire » (Castor astral).

Gabriel Josipovici : « Deuxième personne à la fenêtre », suivi de « Introduction à Maurice Blanchot » (ce deuxième texte tout à fait pertinent), publié par « Ulysse Fin de siècle ». *Philippe Mazuet / Marie-Hélène Clément* : « Luceram, la fausse correspondance » (Fourbis). *Michel Cosem* : « Malgré la sécheresse » (Carnets des Libellules). *Christian Saint-Paul* : « Transgression » (Carnets des Libellules) *Georges Bataille* : « Le gros orteil » (Fourbis). *Donatella Bisutti* : « Le leurre optique », trad. Bernard Noël (Unes). *Jean-Paul Darmsteter* : « Temps suspendu » (L'âge d'homme). *Renaud Carnus* : « Elégies pour quelques-uns » (P.O.L.). *Daniel Oster* : « Dans l'intervalle » (P.O.L.). *Lydie Gordey* : « Mr Mme Mlle » (P.O.L.). *Miodrag Pavlovitch* : « Le miracle divin » (L'âge d'homme).

Mirella MUIA : *Portrait de père inconnu*. Ed. Alidades.

Le fils vient après, mais après quoi?

De la mère il reprend le discours, tandis qu'elle retourne au silence.

Du père la langue.

Au professeur qui lui enseigna cette langue il adresse le récit de son voyage.

« Vous étiez alors pour moi le seul signe de l'existence de ce pays encore inconnu et vous êtes à présent le seul lien avec celui que j'ai quitté. »

Rien dans cet admirable récit n'est jugé. Tout est conjugué. Tout est important. Ainsi Mirella Muid rend-elle transparent à nos yeux ce que la connaissance rend opaque. Tout voyage conduit au retour du voyageur. Par un retournement de la fiction, cette fin qui est aussi la fin du livre est ici un commencement.

Le passé attend l'avenir pour se connaître. Grâce à ce portrait, un peu de cette attente est comblée.

Marie-Florence EHRET

NUMEROS DISPONIBLES

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.
49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — G. Lukacs.
53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.
54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN.
56. POESIES U.S.A.
57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE.
58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.
66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU.
69. POESIES EN FRANCE (2).
70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD.
71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70.
72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE.
73. BAROQUES AU PRESENT.
74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH.
75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age.
76. PHILIPPE SOUPAULT. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN.
77. COMMENT NOUS ECRIVONS et ensemble IOURI TYNIANOV.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI.
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE.
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ?
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE. — POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN. — NOUVEAUX POETES DES U.S.A.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE. L'OULIPO.
86. AMOUR AMOUR.
87. CLAUDE ROYET-JOURNOUD.
88. POESIE-PERFORMANCE.
- 89-90. DE L'ALLEMAND : H. Heine, B. Brecht (inédits en français), P. Celan (inédits en français), S. Hermlin, E. Jandl, H.-M. Enzensberger, H. Heisseinbüttel, H. Müller, P. Rühmkorf, V. Braun, O. Pastior, P. Wiens, R. Priessnitz, G. Kienert et de nombreux autres poètes de langue allemande (R.D.A., R.F.A., Autriche, Suisse), présentation A. Lance. Et : Jean Tortel, A.R. Rosa, B. Noël, H. Deluy, P.-L. Rossi, M. Delouze, A. Rapoport, Ch. Tarting, F. Leclerc, H. Kaddour, Ch. Gambotti, Bl. de Prevaux, G.-B. Percet.
91. AVEC COBRA : Poètes expérimentaux des Pays-Bas.
92. QUATORZE POETES D'AMERIQUES LATINES.
93. QUATORZE POETES DU QUEBEC MAINTENANT.
94. TROUBADOURS GALEGO-PORTUGAIS.
95. ALAMO - Littérature, Mathématique, Ordinateurs.
- 96-97. JEAN TORTEL : Etudes, poèmes, critiques, textes, photos, dessins, notes, inédits, recettes, témoignages, entretiens, etc. : G. Arseguel, J.-P. Balpe, A. du Bouchet, P. Chappuis, N. Cendo, G.-E. Clancier, A. Coulange, L. Decaunes, H. Deluy, Ch. Dobzynski, J. Dupin, Cl. Esteban, D. Esteban, P. Getzler, L. Giraudon, J.-M., Gleize, J. Guglielmi, Guillevic, E. Hocquard, Ph. Jaccottet, R. Jean, G. Jouanard, M.F. Jouannic, F. de Laroque, P. Lartigues, J. Laude, G. Mounin, S. Nash, G.-D. Percet, L. Ray, R. Regnaut, M. Ronat A.R. Rosa, J. Roubaud, Cl. Royet-Journoud, R. Sabatier, J.-L. Sarré,

J.-L. Steinmetz, J. Todrani, Toursky, F. Valabrègue, B. Vargaftig, A. Veinstein...

98. JAROSLAV SEIFERT. — POETES DANOIS D'AUJOURD'HUI.

99. DE LA SEXTINE : un vaste panorama réalisé et présenté par Pierre Lartigue, avec des sextines de : Bertolome Zorzi, Pietro Bembo, Scipione Agnelli, François Pétrarque, Salomon Certon, Montemayor, Lope de Vega, Luis de Camoëns, Barnaby Barnes, Martin Opitz, Andreas Gryphius, Ezra Pound, Louis Zukofsky, Elisabeth Bishop, Joan Brossa, etc... *Textes et poèmes* : Anne-Marie Albiach, Claude Adelen, Joseph Guglielmi, Claude Jallamion, Lionel Ray. *Gaston Massat* : poèmes, présentations Armand Olivennes et Lucien Bonnafé.

100. LE TANGO

102. PIERRE REVERDY : H. Deluy, J. Garelli, J. Guglielmi, G. Jouanard, P.L. Rossi, J. Roubaud. Et : Y. Bergeret, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, Marie Etienne, J.L. Herisson, A. Lance, Ph. Longchamp — *Tom Raworth, Dylan Thomas, Catulle, Andréa Zanzotto.*

103. 1930 : POEMES D'OUVRIERS AMERICAINS. Henri Lefebvre. Et : Peretz Markish, Haïn Vidal Sephiha, Clarisse Nicoïdski-Abinum, J.-P. Balpe, H. Deluy, J.-Ch. Depaule, J. Garelli, B. Noël, A. Olivennes, J.-M. Raynaud.

105. LE MONOSTICHE - LOCHAC : près J. Tortel - CINQ POETES AMERICAINS D'AUJOURD'HUI : Rae Armantrout, Mei-Mei Berssenbrugge, Clark Coolidge, Michael Palmer, Joseph Simas. Et : György Somlyo, Jean Tortel, Esther Teller mann, Yves Boudier...

106. LA FONTAINE : J. Tortel, La Gessée, P. Lartigue, Jacques Réda, Cl. Adelen, Jean Royère, H. Lucot, J.-Ch. Depaule, L. Ray, J.-P. Balpe, Y. Boudier, L. Robel - MARIO DE SA CARNEIRO - Craig Watson, G. Arseguel, J. Todrani, Christian Tarding, Guy Jannin, Inigo de Satrustegui...

107-108. POETES DE LA REUNION : Première présentation d'ensemble de la poésie des nouvelles générations ; poèmes en créole et en français, documents, études, proverbes, jeux de mots, locutions...

Et : Jean-Joseph Rabéarivelo, Edward Dorn, Giorgio Bassani, Carlo Pasi, Ralph Grüneberger, Jérôme Rothenberg, Emmanuel Hocquard, Armand Rapoport, Jean-Pierre Balpe, Gil Jouanard, Jean-Michel Maulpoix, Claude Ernout, Anne Mesliand, Eric Maclos, Michel Mourot...

109. SONNETS FRANCAIS (1550-1625) : choisis et présentés par Jacques Roubaud. Et : *Maria Obino*, trad. par J. Guglielmi et Cl. Royet-Journoud - Martine Broda, Alain Coulange, Robert Davreu, Jean-Charles Depaule, José Lapeyrère, Philippe Longchamp...

110. PESSOA ET LE FUTURISME PORTUGAIS : n° réalisé par Jacinto Lageira et Henri Deluy ; textes et poèmes de F. Pessoa, Mario de Sa Carneiro, José de Almada-Negreiros ; Nombreux inédits en français ; Présentations, chronologie, bibliographie — Et : Christian Prigent, Claude Adelen, Marie Etienne, Jean-Pierre Ostende...

111. POETES DANOIS — Et : César de Notredame, Eric Audinet, François Cariès, Michelle Grangaud, Emmanuel Hocquard, Gérard Noiret, Paul Louis Rossi...

Des mots à ne pas oublier

Agape : attesté en France en 1574 du latin ecclésiastique, d'après le grec « agapê » : « amour ». A l'origine, repas en commun des premiers chrétiens. Par extension, dès le milieu du 19^e siècle, repas fraternel :

« Dans une agape bien construite
Envisagez assurément
L'apparition de la truite... »

Charles Monselet, *Les poésies complètes*,
« La Truite », p. 127.

Petite rubrique ouverte à nos lecteurs : un ou plusieurs mots peu utilisés, que vous aimez, avec un vers ou une phrase dans lequel ce mots est employé.

action poétique

Abonnement
ou
Réabonnement

Nom, prénom, adresse :

Je m'abonne pour an (s) à la revue

France - 1 an (4 n^o) 170 F — 2 ans (8 n^o) 300 F
Etranger - 1 an (4 n^o) 260 F — 2 ans (8 n^o) 470 F

Pour l'Etranger : la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

● Je désire également recevoir les numéros suivants
(voir la liste des n^o disponibles) :

— Je vous adresse la somme totale de F

Action Poétique, C.C.P. 4294-55 Paris.

Rue J. Mermoz, Résidence La Fontaine au bois n^o 2,
77210 AVON.

LIRE

- DANTE : Le purgatoire, bilingue, trad. Jacqueline Risset - *Flammarion*.
- FERNANDO PESSOA : 1) Cancionero - 2) Poèmes ésotériques - 3) Le livre de l'intranquillité - 4) Œuvres poétiques d'Alvaro de Campos, publiés sous la direction de Robert Bréchon et Eduardo Prado Coelho - *Bourgeois*.
- JACQUELINE RISSET : L'amour de loin - *Flammarion*.
- SOR JUANA INES DE LA CRUZ : Poèmes d'amour et de discrétion, trad. Frédéric Magre - *La délirante*.
- PHILIPPE MIKRIAMMOS : Ballade du voyageur retournant vers sa maison inconnue - *Fourbis*.
- ANNE-MARIE ALBIACH : Etat - Réédition - *Mercur de France*.
- GERARD ARSEQUEL : Portrait du cœur sous les nuages - *Flammarion*.
- FERNAND HALLYN : La structure poétique du monde : Copernic, Kepler - *Seuil*.
- EMMANUEL HOCQUARD : La bibliothèque de Trieste - *Royaumont*.
- ANTONIO RAMOS ROSA : Animal regard, trad. Michel Changeigne - *Unes*.
- FERNANDO PESSOA : Alvaro de Campos, choix de poèmes, trad. Rémy Hourcade et Emmanuel Hocquard - *Royaumont*.
- FERNANDO PESSOA : Bureau de tabac, nouvelle trad. de Rémy Hourcade - *Unes*.
- JOSE DE ALMADA-NEGREIROS : Nom de guerre, trad. Marie-Claire Vromans et Anne Viennot - *Différence*.
- BERNARD HEIDSIEK : Derviche / Le robert - *Les Editeurs Evidant*.
- GYORGY SOMLYO : Parisiens - *Pierre-Alain Pingoud*.
- FERNANDO PESSOA : Œuvres complètes, I, Proses, trad. Simone Biberfeld, Dominique Touati, Joaquim Vital - *Différence*.
- MARCEL MIGOZZI : Autrefois, la patrie - *Telo Martius*.
- BERNARD NOEL : La reconstitution - *P.O.L.*
- JEAN FREMON : Le jardin botanique - *P.O.L.*
- ALAIN FRONTIER : Portrait d'une dame - *TXT*.
- OLIVIER KAEPPELIN : L'embarcation des anges - *Voix*.
- BORIS PILNIAK : Ivan et Maria, trad. Monika Garabédian - *L'Age d'homme*.
- JOHN MONTAGUE : La langue greffée - *Belin*.
- JAMES SACRE : Une fin d'après-midi à Marrakech - *Ryōan-ji*.
- SAMIL AL OASSIM : Je t'aime au gré de la mort - *Minuit*.
- NICOLAS PESOUES : La face nord de Juliau - *Ryōan-ji*.
- ANTONIO DOMINGUEZ-REY : Poésie Pensée Poésie - *Royaumont*.
- BERNARD NOEL : Extraits du corps - *Unes*.
- PAUL AUSTER : Dans la tourmente, trad. Danièle Robert - *Unes*.

LA POLENTA

Guido Novello da Polenta, le potestat reçoit Dante à Ravenne où notre poète vient mourir, en 1321, et lui fait de magnifiques funérailles. Nous nous en souvenons. Ce n'est pourtant pas là l'origine du nom de la célèbre « polenta », chère à mon appétit de méridional. Les latins appellent « polenta » une farine d'orge, de grains de lin et de coriandre, ou une sorte de gruau. Le plat, tel que, est déjà considéré comme « solide au corps ». Les italiens conservent, à peu près, le même mot pour une chose proche : une bouillie. Le plus souvent de farine de maïs, ou de châtaigne. Le mot pénètre, attesté, une première fois, en France, dans la première moitié du 16^e siècle ; puis il disparaît — à notre connaissance — pour ressurgir au début du 19^e siècle et s'installer. Le « Littré » en fait mention et Alfred de Musset l'utilise :

« Mais j'aime mieux la polenta
Qu'on mange aux bords de la Brenta
Sous une treille. »

(« Poésies nouvelles »)

Nous savons aussi que la polenta aux petits oiseaux est un des mets préférés de Napoléon I^{er} (mais il ne passe pas pour un gourmet!).

Les nombreux émigrés italiens, en notre siècle, posent la polenta sur notre table. Elle y reste. Je le souhaite, car il convient, pour notre plaisir, de résister aux effets d'une réputation mitigée. La polenta n'est pas cette lourde nourriture assoiffante déconseillée par les fines gueules. D'un goût marqué sans être prégnant, elle est à la fois un excellent accompagnement et un appui.

Je conçois la polenta ainsi (2 ou 3 fois l'an), sur 2 jours :

Premier jour : la pâte. Verser en pluie dans un litre (ou plusieurs, en conservant les proportions) d'eau bouillante salée, ou mieux, de consommé allongé d'un tiers d'eau, de 250 à 300 grammes de farine de maïs (si possible séchée à l'air, sans cuisson préalable!). Remuer, cuillère de bois à large spatule, de 25 à 35 minutes. La pâte doit se détacher d'elle-même des parois de votre récipient et former « peau de tambour ». En fin de préparation, certains la rincent. Moi pas. Je la verse sur une serviette mouillée. *Le premier jour*, au menu, à midi : polenta avec un plat ou une sauce, venu de la veille (une daube, un sauté, etc...); le soir, carrés d'abaisse de polenta avec une confiture, en dessert...

Deuxième jour : avec une viande grillée, gratin de polenta : dans un plat de terre, un fond de beurre, une couche de pâte, une couche de gorgonzola, ou de bleu de Bresse, une autre couche de pâte, du parmesan ou du gruyère râpé, au four...

Pour tout vous dire, et souligner ma volupté : un troisième jour, avec des tranches de polenta grillées, et des lardons, je peux !

H. D.